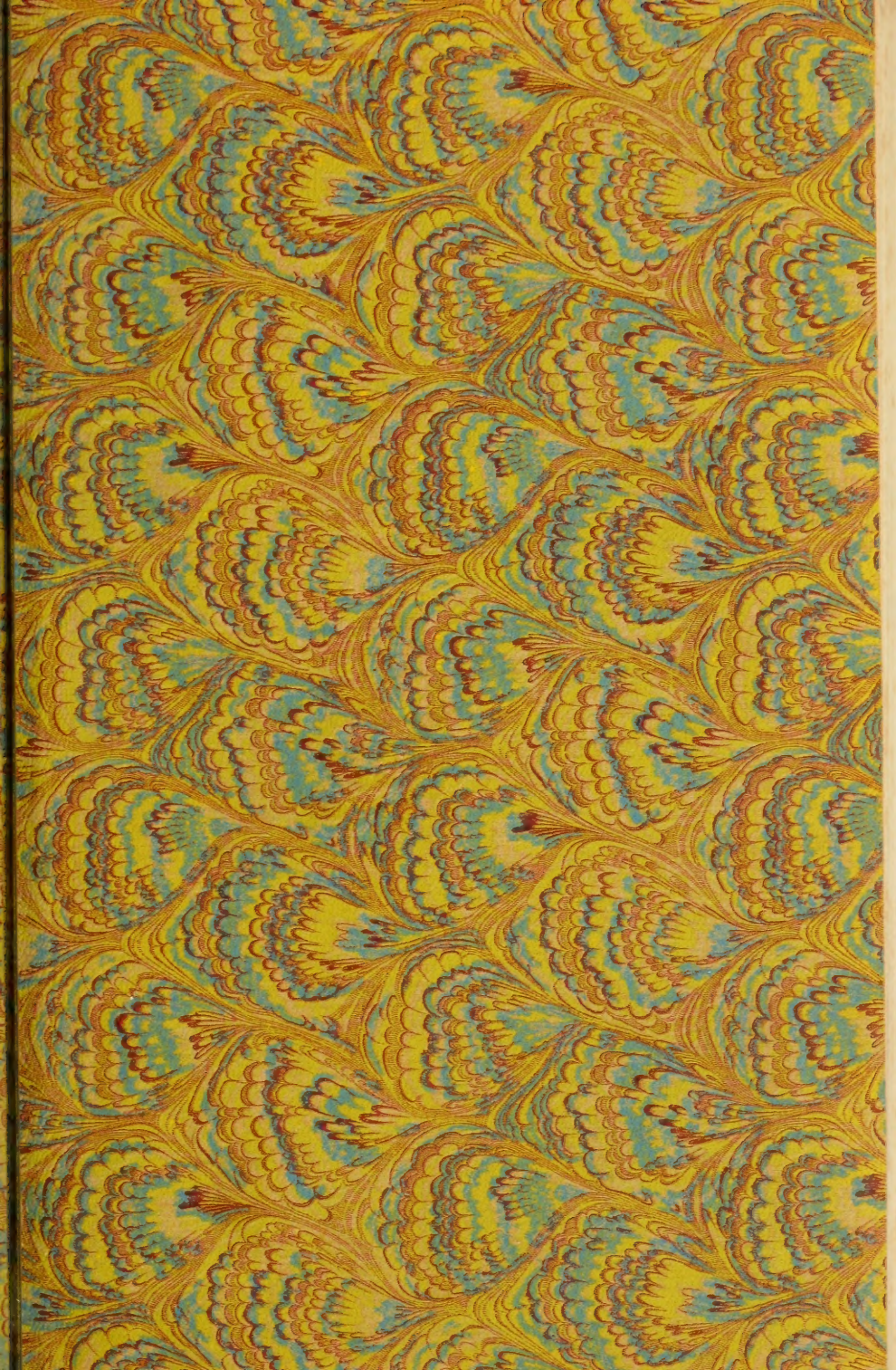
3 1761 05938733 2



Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

ALEX PATHY

★

LE BOURGEOIS
GENTILHOMME

MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE EN CINQ ACTES EN PROSE

1670

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

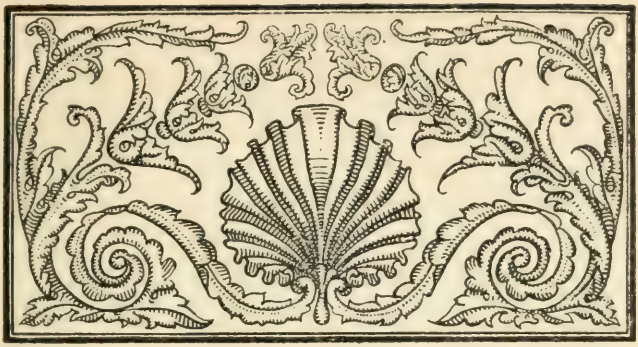
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

M. CM. XXIII

LIBRARY
OCT 1 8 2001
UNIVERSITY OF TORONTO



NOTICE

« *Vendredi 3e octobre, dit le* Registre *de La Grange,*
« *la Troupe est partie pour Chambord, par ordre du Roi.*
« *On y a joué entre plusieurs comédies,* Le Bourgeois
« Gentilhomme, *pièce de M. de Molière.* »

Comme Pourceaugnac, *c'est en effet à Chambord que fut donnée pour la première fois, le 14 octobre 1670, d'après Robinet, la Comédie-Ballet du* Bourgeois Gentilhomme. *On sait que Grimarest avait répandu le bruit que Louis XIV ne s'était pas amusé à cette première; que Molière durant plusieurs jours s'était morfondu dans l'inquiétude; que les courtisans s'étaient ingéniés à le déchirer; enfin que le Roi avait fini par rompre son silence à l'égard du pauvre auteur en lui disant, après la deuxième représentation, que sa pièce était excellente. Grimarest voulait sans doute paraître plus renseigné qu'il ne l'était en réalité, et il y a tout lieu de ne considérer ses propos que comme des « potins ». La vérité, c'est que quatre représentations du* Bourgeois Gentilhomme *eurent lieu en huit jours devant le Roi, et que c'est là une singulière fortune pour une œuvre qui a déplu.*

Il est possible que quelques courtisans n'aient guère trouvé à leur goût le personnage de Dorante. M. Jourdain, ridicule mais fort brave homme, est après tout un personnage sympathique. Dorante n'est qu'un chevalier d'industrie, et Jean-Jacques Rousseau, toujours prêt à discréditer notre théâtre comique — ainsi que la musique française — a émis un de ses plus authentiques paradoxes en disant que cet artistocrate dévoyé est l' « honnête homme de la pièce ». Molière était coutumier de hardiesses qui pouvaient déplaire aux gens de cour, du fait qu'elles semblaient généraliser dans leur monde les turpitudes de quelques personnages inventés par un auteur, qui peignant des caractères, choisissait ses types comme bon lui semblait. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans la comédie, laquelle comporte des grossissements, des exagérations, et juger aujourd'hui la cour du grand Roi d'après Dorante serait aussi ridicule que d'apprécier les allures des jeunes filles du XVIIe siècle, d'après celles que Molière nous montre et qui, presqu'infailliblement, cachent leurs amours à leurs pères, qu'elles bernent très copieusement. Au demeurant, il est possible d'admettre que ces « grossissements » si plaisants de notre Molière n'aient guère satisfait les moins intelligents des gens de cour...

Cette Cour brillante calquait ses attitudes sur celles du Roi et Molière se sentait soutenu par la plus auguste des protections contre des mauvaises humeurs, qui durent se résigner à l'impuissance.

C'est le Roi qui avait eu l'idée de la Cérémonie turque, laissant à l'auteur le soin de l'amener dans l'intrigue comme bon lui semblerait. Le 1er novembre 1669, un envoyé de la Porte avait été reçu à la Cour, avec de grands honneurs. Le Roi, pour cette audience, avait revêtu un splendide habit couvert de pierreries, mais l'ambassadeur, affectant un grand calme, aurait déclaré devant Colbert que « le Grand Seigneur, quand il sortait,

montait un cheval plus richement orné que l'habit royal ». La Cérémonie turque ne serait qu'une parodie destinée à rabattre la superbe de l'Ottoman...

Mais il est plus prudent de ne voir là qu'une légende. L'envoyé ottoman, un Soliman, qui devait être un personnage des plus polis, chargé en outre d'une mission délicate qui ne devait guère lui permettre une incartade d'un ordre peu diplomatique, était parti de France, le 31 mai 1670, après avoir pris congé de de Lionne... S'il y avait eu insolence, c'eût donc été une vengeance bien platonique. Il est plus simple de croire à un engouement de l'époque : les turqueries se trouvaient être à la mode, et le Roi voulut s'amuser d'un spectacle qui ne manquerait pas d'être fort goûté.

Avant de paraître à la ville, le Bourgeois, *fut encore donné à Saint-Germain, devant le Roi, comme l'atteste une* Lettre en vers *de Robinet à Monsieur, datée du 15 novembre 1670. (Madame était morte le 30 juin précédent, et l'on se souvient que c'est à elle que Robinet adressait ses* Lettres en vers.*)*

C'est le 23 novembre que la pièce fut donnée au Palais-Royal, avec les ballets, la Cérémonie turque et la musique de Lulli. La Ville voulut jouir du spectacle même qui avait été donné à la Cour.

Le succès fut grand et, en 1671, le Bourgeois *fut donné vingt-huit fois.*

La pièce est ornée d'une extraordinaire et charmante partition de Lulli : extraordinaire par la verve et l'inspiration ; charmante parce qu'elle est un commentaire harmonique de l'esprit — et quel esprit ! — qui se dégage de la pièce. Le Bourgeois Gentilhomme *est un enchantement d'un bout à l'autre : il est comme un ensemble de styles ayant atteint le degré de perfections les plus raffinés : cet incomparable bon sens, cette logique du verbe, cette langue si drue et si riche, tout cela émaillé de*

chants, de danses, de morceaux symphoniques, oui tout cela donne bien à réfléchir sur la liberté et la fantaisie de l'art classique, qu'on a accusé d'être froid et compassé! La divine fantaisie de Shakespeare, dans ses comédies, n'a pas été plus loin que celle de notre Molière.

C'est Lulli lui-même qui, à Chambord et à Saint-Germain, joua et chanta le rôle de Mufti ; il était aussi grand « grimacier » que grand musicien. On connaît une estampe qui reproduit le costume qu'il porta durant ces représentations. Lulli voulait être nommé secrétaire du Roi. Il lui fit part de ses craintes s'il mettait ses talents de pitre à exécution devant la Cour. « Sire... vos secrétaires ne voudront pas me recevoir ! — Ils ne voudront pas vous recevoir ? s'écria le Roi. Ce sera bien de l'honneur pour eux. Allez, voyez Monsieur le Chancelier ! »

Lulli reçut des lettres de noblesse.

A. R.

PERSONNAGES

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, fille de monsieur Jourdain.
NICOLE, servante.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
COVIELLE, valet de Cléonte.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
DORIMÈNE, marquise.
MAITRE DE MUSIQUE.
ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
MAITRE A DANSER.
MAITRE D'ARMES.
MAITRE DE PHILOSOPHIE.
MAITRE TAILLEUR.
GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.
PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENTS, DANSEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, et autres personnages des intermèdes et du ballet.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

MAITRE DE MUSIQUE, *parlant à ses musiciens.* Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAITRE A DANSER, *parlant aux danseurs.* Et vous aussi, de ce côté.

MAITRE DE MUSIQUE, *à l'Élève.* Est-ce fait ?

L'ÉLÈVE. Oui.

MAITRE DE MUSIQUE. Voyons... Voilà qui est bien.

MAITRE A DANSER. Est-ce quelque chose de nouveau ?

MAITRE DE MUSIQUE. Oui, c'est un air pour une

sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MAITRE A DANSER. Peut-on voir ce que c'est ?

MAITRE DE MUSIQUE. Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAITRE A DANSER. Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAITRE DE MUSIQUE. Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAITRE A DANSER. Non pas entièrement ; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAITRE DE MUSIQUE. Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAITRE A DANSER. Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues ; de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ;

et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

MAITRE DE MUSIQUE. J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAITRE A DANSER. Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

MAITRE DE MUSIQUE. Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAITRE A DANSER. Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

MAITRE DE MUSIQUE. Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde ; et il paiera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAITRE A DANSER. Le voilà qui vient.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, VIOLONS, MUSICIENS ET DANSEURS.

MONSIEUR JOURDAIN. Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

MAITRE A DANSER. Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN. Eh! là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons et de danse.

MAITRE A DANSER. Ah! ah!

MAITRE DE MUSIQUE. Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN. Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

MAITRE DE MUSIQUE. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAITRE A DANSER. Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAITRE DE MUSIQUE. Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

MAITRE A DANSER. Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.
MAITRE DE MUSIQUE. Cela vous sied à merveille.
MONSIEUR JOURDAIN. Laquais, holà ! mes deux laquais !
PREMIER LAQUAIS. Que voulez-vous, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.

(Aux deux maîtres.)

Que dites-vous de mes livrées ?
MAITRE A DANSER. Elles sont magnifiques.
MONSIEUR JOURDAIN. *(Il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.)* Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.
MAITRE DE MUSIQUE. Il est galant.
MONSIEUR JOURDAIN. Laquais ?
PREMIER LAQUAIS. Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. L'autre laquais ?
SECOND LAQUAIS. Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela ?
MAITRE A DANSER. Fort bien. On ne peut pas mieux.
MONSIEUR JOURDAIN. Voyons un peu votre affaire.
MAITRE DE MUSIQUE. Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérenade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.
MONSIEUR JOURDAIN. Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.
MAITRE DE MUSIQUE. Il ne faut pas, Monsieur,

que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN. Donnez-moi ma robe pour mieux entendre .. Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, *chantant*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN. Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la puissiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

MAITRE DE MUSIQUE. Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN. On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... Là... Comment est-ce qu'il dit ?

MAITRE A DANSER. Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN. Il y a du mouton dedans.

MAITRE A DANSER. Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui. Ah !

(M. Jourdain chante.)

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle ;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton,
Hélas ! hélas !
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

MAITRE DE MUSIQUE. Le plus joli du monde.
MAITRE A DANSER. Et vous le chantez bien.
MONSIEUR JOURDAIN. C'est sans avoir appris la musique.
MAITRE DE MUSIQUE. Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.
MAITRE A DANSER. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.
MONSIEUR JOURDAIN. Est-ce que les gens de qualité aprennent aussi la musique ?
MAITRE DE MUSIQUE. Oui, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre : car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêtai encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.
MAITRE DE MUSIQUE. La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...
MAITRE A DANSER. La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.
MAITRE DE MUSIQUE. Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique.
MAITRE A DANSER. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.
MAITRE DE MUSIQUE. Sans la musique, un État ne peut subsister.
MAITRE A DANSER. Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.
MAITRE DE MUSIQUE. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.
MAITRE A DANSER. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques et les man-

quements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN. Comment cela ?

MAITRE DE MUSIQUE. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN. Cela est vrai.

MAITRE DE MUSIQUE. Et, si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

MONSIEUR JOURDAIN. Vous avez raison.

MAITRE A DANSER. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire » ?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, on dit cela.

MAITRE A DANSER. Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

MONSIEUR JOURDAIN. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

MAITRE A DANSER. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. Je comprends cela, à cette heure.

MAITRE DE MUSIQUE. Voulez-vous voir nos deux affaires ?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui.

MAITRE DE MUSIQUE. Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. Fort bien.

MAITRE DE MUSIQUE. Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN. Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

MAITRE A DANSER. Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

MONSIEUR JOURDAIN. Passe, passe. Voyons!

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS

MUSICIENNE

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie :
On ne peut être heureux sans amoureux désirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi,
Mais hélas! ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidèle;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur !

MUSICIENNE

Franchise heureuse !

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur !

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse !

MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais d'horreur !

PREMIER MUSICIEN

Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle !

MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas ! où la rencontrer ?

MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

PREMIER MUSICIEN

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?

MUSICIENNE

Voyons par expérience
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN

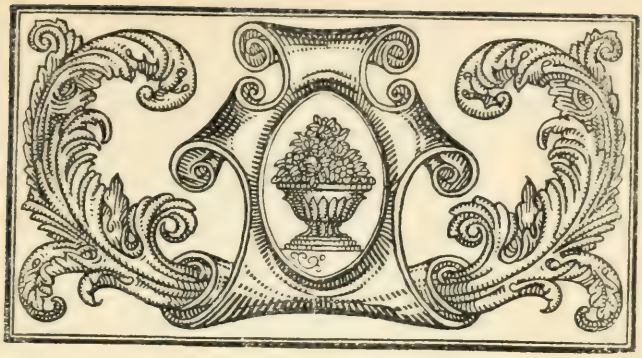
Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles!

MONSIEUR JOURDAIN. Est-ce tout?
MAITRE DE MUSIQUE. Oui.
MONSIEUR JOURDAIN. Je trouve cela bien troussé, et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.
MAITRE A DANSER. Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.
MONSIEUR JOURDAIN. Sont-ce encore des bergers?
MAITRE A DANSER. C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

(Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande; et cette danse fait le premier intermède.)



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Monsieur JOURDAIN, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, LAQUAIS

Monsieur JOURDAIN. Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.
MAITRE DE MUSIQUE. Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.
Monsieur JOURDAIN. C'est pour tantôt au moins ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.
MAITRE A DANSER. Tout est prêt.
MAITRE DE MUSIQUE. Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique et qui avez de l'inclination pour

les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN. Est-ce que les gens de qualité en ont?

MAITRE DE MUSIQUE. Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

MAITRE DE MUSIQUE. Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un téorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

MONSIEUR JOURDAIN. Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MAITRE DE MUSIQUE. Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN. Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

MAITRE DE MUSIQUE. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN. Mais surtout que le ballet soit beau.

MAITRE DE MUSIQUE. Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN. Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MAITRE A DANSER. Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, *bis;* La, la, la; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la.

Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN. Euh ?

MAITRE DE MUSIQUE. Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN. A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

MAITRE A DANSER. Une révérence pour saluer une marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAITRE A DANSER. Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN. Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

MAITRE A DANSER. Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN. Faites un peu. Bon !

LE LAQUAIS. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE II

MAITRE D'ARMES, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

MAITRE D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main*. Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur la même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi, l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde !

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes en lui disant : En garde !)

MONSIEUR JOURDAIN. Euh ?

MAITRE DE MUSIQUE. Vous faites des merveilles.

MAITRE D'ARMES. Je vous l'ai déjà dit ; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner

l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement de poignet, ou en dedans ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN. De cette façon donc un homme sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué?

MAITRE D'ARMES. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui.

MAITRE D'ARMES. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAITRE A DANSER. Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAITRE DE MUSIQUE. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAITRE D'ARMES. Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

MAITRE DE MUSIQUE. Voyez un peu l'homme d'importance!

MAITRE A DANSER. Voilà un plaisant animal avec son plastron!

MAITRE D'ARMES. Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAITRE A DANSER. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître à danser*. Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

MAITRE A DANSER. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN Tout doux, vous dis-je.
MAITRE D'ARMES. Comment? petit impertinent!
MONSIEUR JOURDAIN. Eh! mon maître d'armes.
MAITRE A DANSER. Comment? grand cheval de carrosse!
MONSIEUR JOURDAIN. Eh! mon maître à danser.
MAITRE D'ARMES. Si je me jette sur vous...
MONSIEUR JOURDAIN. Doucement.
MAITRE A DANSER. Si je mets sur vous la main...
MONSIEUR JOURDAIN. Tout beau.
MAITRE D'ARMES. Je vous étrillerai d'un air...
MONSIEUR JOURDAIN. De grâce...
MAITRE A DANSER. Je vous rosserai d'une manière...
MONSIEUR JOURDAIN. Je vous prie...
MAITRE DE MUSIQUE. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.
MONSIEUR JOURDAIN. Mon Dieu, arrêtez-vous.

SCÈNE III

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MAITRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN. Holà! Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et vouloir en venir aux mains.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Hé quoi ! Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

MAITRE A DANSER. Comment! Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAITRE D'ARMES. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAITRE A DANSER. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAITRE DE MUSIQUE. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAITRE D'ARMES. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien imper-

tinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin !

MAITRE D'ARMES. Allez, philosophe de chien !

MAITRE DE MUSIQUE. Allez, bélître de pédant !

MAITRE A DANSER. Allez, cuistre fieffé !

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Comment ? Marauds que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.)

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur le philosophe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Infâmes ! coquins ! insolents !

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur le philosophe.

MAITRE D'ARMES. La peste de l'animal !

MONSIEUR JOURDAIN. Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Impudents !

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur le philosophe.

MAITRE A DANSER. Diantre soit de l'âne bâté !

MONSIEUR JOURDAIN. Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Scélérats !

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

MAITRE DE MUSIQUE. Au diable l'impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN. Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

(Ils sortent.)

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe !... Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter

ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE IV

MAITRE DE PHILOSOPHIE,
MONSIEUR JOURDAIN

MAITRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet*. Venons à notre leçon.
MONSIEUR JOURDAIN. Ah! Monsieur, que je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?
MONSIEUR JOURDAIN. Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Ce sentiment est raisonnable. *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute?
MONSIEUR JOURDAIN. Oui, mais faites comme si je ne le savais pas Expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Cela veut dire que sans la science, la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN. Ce latin-là a raison.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN. Oh! oui, je sais lire et écrire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

MONSIEUR JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,* etc.

MONSIEUR JOURDAIN. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Voulez-vous apprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN. La morale?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Elle traite de la féli-

cité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN. Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; et, il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN. Apprenez-moi l'orthographe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées

consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN. J'entends tout cela.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN. A, A, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN. A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN. O, O, O. Vous avez raison, O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN. U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN. DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN. FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, ra.

MONSIEUR JOURDAIN. R, r, ra; R, r, r, r, r, ra. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, r, r, ra.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités

MONSIEUR JOURDAIN. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Fort bien.
MONSIEUR JOURDAIN. Cela sera galant, oui.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?
MONSIEUR JOURDAIN. Non, non, point de vers.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Vous ne voulez que de la prose?
MONSIEUR JOURDAIN. Non, je ne veux ni prose ni vers.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.
MONSIEUR JOURDAIN. Pourquoi?
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.
MONSIEUR JOURDAIN. Il n'y a que la prose ou les vers?
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Non; Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose
MONSIEUR JOURDAIN. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?
MAITRE DE PHILOSOPHIE. De la prose.
MONSIEUR JOURDAIN. Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose?
MAITRE DE PHILOSOPHIE. Oui, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et que je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violonces d'un...

MONSIEUR JOURDAIN. Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN. Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, diverses manières dont on les peut mettre.

MAITRE DE PHILOSOPHIE On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN. Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. Je n'y manquerai pas. *(Il sort.)*

MONSIEUR JOURDAIN, *à son laquais*. Comment, mon habit n'est point encore arrivé?
LE LAQUAIS. Non, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN, Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires! J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE V

MAITRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR PORTANT L'HABIT DE MONSIEUR JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN. Ah! vous voilà? Je m'allais mettre en colère contre vous.
MAITRE TAILLEUR. Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.
MONSIEUR JOURDAIN. Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.
MAITRE TAILLEUR. Ils ne s'élargiront que trop.
MONSIEUR JOURDAIN. Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAITRE TAILLEUR. Point du tout, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. Comment, point du tout!
MAITRE TAILLEUR. Non, ils ne vous blessent point.
MONSIEUR JOURDAIN. Je vous dis qu'ils me blessent, moi.
MAITRE TAILLEUR. Vous vous imaginez cela.
MONSIEUR JOURDAIN. Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!
MAITRE TAILLEUR. Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.
MONSIEUR JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en en bas.
MAITRE TAILLEUR. Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en haut.
MONSIEUR JOURDAIN. Est-ce qu'il faut dire cela?
MAITRE TAILLEUR. Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.
MONSIEUR JOURDAIN. Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas?
MAITRE TAILLEUR. Oui, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. Oh! voilà qui est donc bien.
MAITRE TAILLEUR. Si vous voulez, je les mettrai en en haut.
MONSIEUR JOURDAIN. Non, non.
MAITRE TAILLEUR. Vous n'avez qu'à dire.
MONSIEUR JOURDAIN. Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?
MAITRE TAILLEUR. Belle demande! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde; et un

autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN. La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

MAITRE TAILLEUR. Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur.* Ah ! ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAITRE TAILLEUR. C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAITRE TAILLEUR. Voulez-vous mettre votre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, donnez-moi.

MAITRE TAILLEUR. Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

(Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf ; et monsieur Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie.)

GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN. Comment m'appelez-vous ?

GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. Mon gentilhomme ! Voilà

ce que c'est de se mettre en personne de qualité ! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois on ne vous dira point « Mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN. Monseigneur ! oh ! oh ! Monseigneur ! Attendez, mon ami. « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN. Votre Grandeur ! oh ! oh ! oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur » ! Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN. Il a bien fait, je lui allais tout donner.

(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN. Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.
LAQUAIS. Oui, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN. Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II

NICOLE, Monsieur JOURDAIN, LAQUAIS

Monsieur JOURDAIN. Nicole !
NICOLE. Plaît-il ?
Monsieur JOURDAIN. Ecoutez.
NICOLE. Hi, hi, hi, hi, hi !
Monsieur JOURDAIN. Qu'as-tu à rire ?
NICOLE. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !
Monsieur JOURDAIN. Que veut dire cette coquine-là ?
NICOLE. Hi, hi, hi ! Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi !
Monsieur JOURDAIN. Comment donc ?
NICOLE. Ah, ah, mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi !
Monsieur JOURDAIN. Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?
NICOLE. Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !
Monsieur JOURDAIN. Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.
NICOLE. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !
Monsieur JOURDAIN. Tu ne t'arrêteras pas ?
NICOLE. Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi hi !
Monsieur JOURDAIN. Mais voyez quelle insolence !
NICOLE. Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi !
Monsieur JOURDAIN. Je te...
NICOLE. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.
NICOLE. Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.
MONSIEUR JOURDAIN. Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies...
NICOLE. Hi, hi !
MONSIEUR JOURDAIN. Que tu nettoies comme il faut...
NICOLE. Hi, hi !
MONSIEUR JOURDAIN. Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...
NICOLE. Hi, hi !
MONSIEUR JOURDAIN. Encore ?
NICOLE. Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi !
MONSIEUR JOURDAIN. J'enrage !
NICOLE. De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi !
MONSIEUR JOURDAIN. Si je te prends...
NICOLE. Monsieur... eur, je crèverai... ai, si je ne ris. Hi, hi, hi !
MONSIEUR JOURDAIN. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?
NICOLE. Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?
MONSIEUR JOURDAIN. Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.
NICOLE. Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN. Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?
NICOLE. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN
NICOLE, LAQUAIS

MADAME JOURDAIN. Ah! ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?
MONSIEUR JOURDAIN. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.
MADAME JOURDAIN. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.
MONSIEUR JOURDAIN. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?
MADAME JOURDAIN. Tont ce monde-là est un monde qui a raison et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.
NICOLE. Madame parle bien. Je ne saurais plus voir

mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN. Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez ?

NICOLE. Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle ?

MONSIEUR JOURDAIN. Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN. Taisez-vous, vous dis-je ; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.
MADAME JOURDAIN. N'irez-vous point un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?
MONSIEUR JOURDAIN. Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!
NICOLE. Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.
MONSIEUR JOURDAIN. Sans doute.
MADAME JOURDAIN. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.
MONSIEUR JOURDAIN. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?
MADAME JOURDAIN. Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.
MONSIEUR JOURDAIN. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?
MADAME JOURDAIN. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.
MONSIEUR JOURDAIN. Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : Ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?
MADAME JOURDAIN. Des chansons.
MONSIEUR JOURDAIN. Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?
MADAME JOURDAIN. Hé bien?
MONSIEUR JOURDAIN. Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.
MONSIEUR JOURDAIN. C'est de la prose, ignorante.
MADAME JOURDAIN. De la prose?
MONSIEUR JOURDAIN. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers n'est point prose. Heu! voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comment il faut faire pour dire un U?
NICOLE. Comment?
MONSIEUR JOURDAIN. Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?
NICOLE. Quoi?
MONSIEUR JOURDAIN. Dis un peu U pour voir.
NICOLE. Hé bien, U.
MONSIEUR JOURDAIN. Qu'est-ce que tu fais?
NICOLE. Je dis U.
MONSIEUR JOURDAIN. Oui; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?
NICOLE. Je fais ce que vous me dites.
MONSIEUR JOURDAIN. O l'étrange chose que d'avoir à faire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu? U. Je fais la moue. U.
NICOLE. Oui, cela est biau.
MADAME JOURDAIN. Voilà qui est admirable.
MONSIEUR JOURDAIN. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.
MADAME JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?
NICOLE. De quoi est-ce que tout cela guérit?
MONSIEUR JOURDAIN. J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.
MADAME JOURDAIN. Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE. Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN. Ouais! ce maître d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure *(Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.)* Tiens. Raison démonstrative. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE. Hé bien, quoi? *(Nicole lui pousse plusieurs coups.)*

MONSIEUR JOURDAIN. Tout beau! Holà! oh! doucement! Diantre soit la coquine!

NICOLE. Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN. Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN. Çamon vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.

MONSIEUR JOURDAIN. Paix! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez; un seigneur que l'on considère à la cour,

et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN. Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN. Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN. Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN. Des choses dont on serait étonné si on les savait.

MADAME JOURDAIN. Et quoi?

MONSIEUR JOURDAIN. Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN. Oui. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN. Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAINE. Chansons!

MONSIEUR JOURDAIN. Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme ; je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN. Et moi, je suis sûre que non,

et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN. Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN. Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN,
MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE. Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN. Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE. Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE. Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

MONSIEUR JOURDAIN. Vous voyez.

DORANTE. Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN. Hai ! hai !

MADAME JOURDAIN, *à part*. Il le gratte par où il se démange.

DORANTE. Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, *à part*. Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE. Ma foi, Monsieur Jourdain j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN. Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. *(A madame Jourdain.)* Dans la chambre du Roi !

DORANTE Allons, mettez...

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE. Mon Dieu, mettez ; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur...

DORANTE. Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN. J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, *à part*. Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN. Je n'en doute point, Monsieur.
DORANTE. Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.
DORANTE. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Je vous le disais bien.
DORANTE. Voyons un peu ce que je vous dois.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.
DORANTE. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?
MONSIEUR JOURDAIN. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.
DORANTE. Cela est vrai.
MONSIEUR JOURDAIN. Une autre fois six-vingts.
DORANTE. Oui.
MONSIEUR JOURDAIN. Et une autre fois, cent quarante.
DORANTE. Vous avez raison.
MONSIEUR JOURDAIN. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.
DORANTE. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.
MONSIEUR JOURDAIN. Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.
DORANTE. Justement.
MONSIEUR JOURDAIN. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.
DORANTE. Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN. Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE. Fort bien. Douze sols huit deniers ; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE. Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

MONSIEUR JOURDAIN. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE. Somme totale et juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné ?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Paix !

DORANTE. Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEUR JOURDAIN. Eh, non !

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Taisez-vous !

DORANTE. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN. Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN. Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* C'est un vrai enjôleux.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Taisez-vous donc.
MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* Il vous sucera jusqu'au dernier sou.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Vous tairez-vous?
DORANTE. J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.
MONSIEUR JOURDAIN. C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.
MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* Quoi! vous allez encore lui donner cela?
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?
MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE. Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?
MADAME JOURDAIN. J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

DORANTE. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?
MADAME JOURDAIN. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.
DORANTE. Comment se porte-t-elle ?
MADAME JOURDAIN. Elle se porte sur ses deux jambes.
DORANTE. Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?
MADAME JOURDAIN. Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.
DORANTE. Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.
MADAME JOURDAIN. Tredame ! Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?
DORANTE. Ah ! ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCENE VI

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE

MONSIEUR JOURDAIN. Voilà deux cents louis bien comptés.
DORANTE. Je vous assure, Monsieur Jourdain, que

je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

MONSIEUR JOURDAIN. Je vous suis trop obligé.

DORANTE. Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN. Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas à M. Jourdain*. Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN. Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE. Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mites entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN. Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE. Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. Plût au Ciel !

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE. Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE. Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? Et ne

feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait ?

MONSIEUR JOURDAIN. Oh ! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. Que sa présence me pèse sur les épaules !

DORANTE. Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et, lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE. Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE. Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN. Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. Ce sera tantôt que vous jouirez à votre

aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN. Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dîner.

DORANTE. Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention, et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet.* Ouais ! vous êtes bien impertinente ! *(A Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE

NICOLE. Ma foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments : car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN. Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. *(Seule.)* Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE. Ah! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE. Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE. Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE. Retire-toi, te dis je, et va t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE. Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE. Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE. Quoi! tu me viens aussi...

COVIELLE. Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.
NICOLE. Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE

CLÉONTE. Quoi ! traiter un amant de la sorte ? et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?
COVIELLE. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.
CLÉONTE. Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables ; je la rencontre par hasard ; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage ; je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'avait vu !
COVIELLE. Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?
COVIELLE. Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?
CLÉONTE. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes !
COVIELLE. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !
CLÉONTE. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !
COVIELLE. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !
CLÉONTE. Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même !
COVIELLE. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !
CLÉONTE. Elle me fuit avec mépris !
COVIELLE. Elle me tourne le dos avec effronterie !
CLÉONTE. C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.
COVIELLE. C'est une trahison à mériter mille soufflets.
CLÉONTE. Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.
COVIELLE. Moi, Monsieur ? Dieu m'en garde !
CLÉONTE. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.
COVIELLE. N'ayez pas peur.
CLÉONTE. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.
COVIELLE. Qui songe à cela ?
CLÉONTE. Je veux contre elle conserver mon ressentiment et rompre ensemble tout commerce.
COVIELLE. J'y consens.

CLÉONTE. Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE. C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE. Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE. Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE. Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE. Elle a la bouche grande.

CLÉONTE. Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE. Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE. Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE. Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela,

et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE. Pour de l'esprit...

CLÉONTE. Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE. Sa conversation...

CLÉONTE. Sa conversation est charmante.

COVIELLE. Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE. Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE. Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE. Moi, j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X

CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE. Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.
LUCILE. Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.
CLÉONTE. Je ne veux pas seulement lui parler.
COVIELLE. Je veux vous imiter..
LUCILE. Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?
NICOLE. Qu'as-tu donc, Covielle ?
LUCILE. Quel chagrin vous possède ?
NICOLE. Quelle mauvaise humeur te tient ?
LUCILE. Etes-vous muet, Cléonte ?
NICOLE. As-tu perdu la parole, Covielle ?
CLÉONTE. Que voilà qui est scélérat !
COVIELLE. Que cela est Judas !
LUCILE. Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.
CLÉONTE. Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.
NICOLE. Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.
COVIELLE. On a deviné l'enclouure.
LUCILE. N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?
CLÉONTE. Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine sans doute à vaincre l'amour que j'ai pour vous ; cela me causera des chagrins. Je souffrirai un temps ;

mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.
COVIELLE. Queussi-queumi.
LUCILE. Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.
CLÉONTE. Non, je ne veux rien écouter.
NICOLE. Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.
COVIELLE. Je ne veux rien entendre.
LUCILE. Sachez que ce matin...
CLÉONTE. Non, vous dis-je.
NICOLE. Apprends que...
COVIELLE Non, traîtresse.
LUCILE. Écoutez.
CLÉONTE. Point d'affaire.
NICOLE. Laisse-moi dire.
COVIELLE. Je suis sourd.
LUCILE. Cléonte.
CLÉONTE. Non.
NICOLE. Covielle.
COVIELLE. Point.
LUCILE. Arrêtez.
CLÉONTE. Chansons!
NICOLE. Entends-moi.
COVIELLE. Bagatelles!
LUCILE. Un moment.
CLÉONTE. Point du tout.
NICOLE. Un peu de patience.
COVIELLE. Tarare.
LUCILE. Deux paroles.
CLÉONTE. Non, c'en est fait.
NICOLE. Un mot.
COVIELLE. Plus de commerce.
LUCILE. Hé bien, puisque vous ne voulez pas

m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.
NICOLE. Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.
CLÉONTE. Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.
LUCILE. Il ne me plaît plus de le dire.
COVIELLE. Apprends-nous un peu cette histoire.
NICOLE. Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.
CLÉONTE. Dites-moi...
LUCILE. Non, je ne veux rien dire.
COVIELLE. Conte-moi...
NICOLE. Non, je ne conte rien.
CLÉONTE. De grâce...
LUCILE. Non, vous dis-je.
COVIELLE. Par charité.
NICOLE. Point d'affaire.
CLÉONTE. Je vous en prie.
LUCILE. Laissez-moi.
COVIELLE. Je t'en conjure.
NICOLE. Ote-toi de là.
CLÉONTE. Lucile !
LUCILE. Non.
COVIELLE. Nicole. !
NICOLE. Point.
CLÉONTE. Au nom des dieux !...
LUCILE. Je ne veux pas.
COVIELLE. Parle-moi.
NICOLE. Point du tout.
CLÉONTE. Éclaircissez mes doutes.
LUCIE. Non, je n'en ferai rien.
COVIELLE. Guéris-moi l'esprit.
NICOLE. Non, il ne me plaît pas.
CLÉONTE. Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous

me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.
COVIELLE. Et moi, je vais suivre ses pas.
LUCILE. Cléonte!
NICOLE. Covielle!
CLÉONTE. Eh?
COVIELLE. Plaît-il?
LUCILE. Où allez-vous?
CLÉONTE. Où je vous ai dit.
COVIELLE. Nous allons mourir.
LUCILE. Vous allez mourir, Cléonte?
CLÉONTE. Oui, cruelle, puisque vous le voulez.
LUCILE. Moi, je veux que vous mouriez?
CLÉONTE. Oui, vous le voulez.
LUCILE Qui vous le dit?
CLÉONTE. N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?
LUCILE. Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille? qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?
NICOLE. Voilà le secret de l'affaire.
CLÉONTE. Ne me trompez-vous point, Lucile?
COVIELLE. Ne m'en donnes-tu point à garder?
LUCILE. Il n'est rien de plus vrai.
NICOLE. C'est la chose comme elle est.
COVIELLE. Nous rendrons-nous à cela?
CLÉONTE. Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE. Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

MADAME JOURDAIN. Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. Ah ! Madame, que cette parole m'est douce et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

CLÉONTE. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN. Avant que de vous rendre

réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. Touchez là, Monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

MONSIEUR JOURDAIN. Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

MONSIEUR JOURDAIN. Voilà pas le coup de langue !

MADAME JOURDAIN. Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

MONSIEUR JOURDAIN. Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN. Taisez-vous, impertinente ! vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN. Marquise !

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN. Hélas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN. C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous : elle

n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la Porte-Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant, peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

MONSIEUR JOURDAIN. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

MADAME JOURDAIN. Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIII

CLÉONTE, COVIELLE

COVIELLE. Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE. Que veux-tu ? J'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE. Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE. Tu as raison ; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.
COVIELLE. Ah ! ah ! ah !
CLÉONTE. De quoi ris-tu ?
COVIELLE. D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.
CLÉONTE. Comment ?
COVIELLE. L'idée est tout à fait plaisante.
CLÉONTE. Quoi donc ?
COVIELLE. Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, et il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.
CLÉONTE. Mais apprends-moi...
COVIELLE. Je vais vous instruire de tout ; retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV

Monsieur JOURDAIN, LAQUAIS

Monsieur JOURDAIN. Que diable est-ce là ? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher,

et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs ; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né comte ou marquis.

LAQUAIS. Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN. Hé! mon Dieu, j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV

DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS

LAQUAIS. Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE. Voilà qui est bien.

DORIMÈNE. Je ne sais pas, Dorante ; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMÈNE. Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont

commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE. Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMÈNE. Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE. Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DORANTE. Ah ! Madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE. Je sais ce que je dis ; et entre autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE. Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.* Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE. Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. Quoi donc?

MONSIEUR JOURDAIN. Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE. Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN. Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce, de me faire l'honneur de m'honorer de votre présence; et, si j'avais aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne. . des...

DORANTE. Monsieur Jourdain, en voilà assez; madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. *(Bas à Dorimène.)* C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

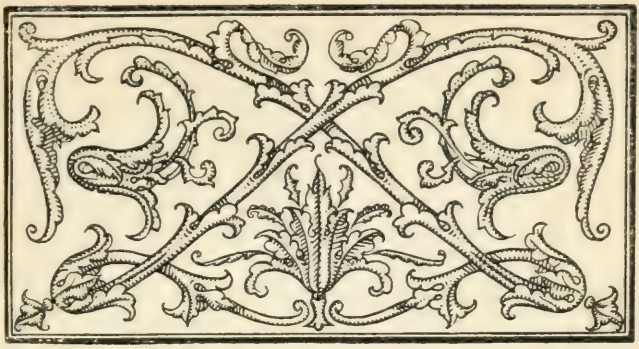
DORIMÈNE, *de même.* Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE, *haut.* Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN. C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE. Galant homme tout à fait.
DORIMÈNE. J'ai beaucoup d'estime pour lui.
MONSIEUR JOURDAIN. Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.
DORANTE, *bas à M. Jourdain.* Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.* Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?
DORANTE, *bas à M. Jourdain.* Comment? gardez-vous en bien. Cela serait vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. *(Haut.)* Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.
DORIMÈNE. Il m'honore beaucoup.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.* Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi!
DORANTE, *bas à M. Jourdain.* J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.* Je ne sais quelles grâces vous en rendre.
DORANTE. Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.
DORIMENE. C'est bien de la grâce qu'il me fait.
MONSIEUR JOURDAIN. Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...
DORANTE Songeons à manger.
LAQUAIS, *à M. Jourdain.* Tout est prêt, Monsieur.
DORANTE. Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

(Six cuisiniers qui ont préparé le festin dansent ensemble et font le troisième intermède; après quoi, ils apportent une table couverte de plusieurs mets.)



ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS

DORIMÈNE. Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN. Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert. *(Tous se mettent à table.)*

DORANTE. Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon

goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant : et, pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux et couronné d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE. Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN. Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE. Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN. Moi ! Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN. Vous avez trop de bonté...

DORANTE. Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain, et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE. C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée.

MONSIEUR JOURDAIN. Madame, ce n'est pas...

DORANTE. Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs ; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

(Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.)

PREMIÈRE CHANSON A BOIRE

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour ;
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre, ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE

Buvons, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons ;
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots :
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux ;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

Sus, sus, du vin, partout versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE. Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.
MONSIEUR JOURDAIN. Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.
DORIMÈNE. Ouais ! monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.
DORANTE. Comment ! Madame, pour qui prenez-vous monsieur Jourdain ?
MONSIEUR JOURDAIN. Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.
DORIMÈNE. Encore !
DORANTE. Vous ne le connaissez pas.
MONSIEUR JOURDAIN. Elle me connaîtra quand il lui plaira.
DORIMÈNE. Oh ! je le quitte.
DORANTE. Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.
DORIMÈNE. Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.
MONSIEUR JOURDAIN. Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS

MADAME JOURDAIN. Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE. Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN. Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE. Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN. Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE. Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

(Elle sort).

DORANTE. Madame, holà! Madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN. Madame! Monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener. *(A Madame Jourdain.)* Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN. Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN. Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venu troubler.

(On ôte la table.)

MADAME JOURDAIN, *sortant*. Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN. Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE III

COVIELLE déguisé, Monsieur JOURDAIN, LAQUAIS

COVIELLE. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous ?
Monsieur JOURDAIN. Non, Monsieur.
COVIELLE. Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.
Monsieur JOURDAIN. Moi !
COVIELLE. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.
Monsieur JOURDAIN. Pour me baiser !
COVIELLE. Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père !
Monsieur JOURDAIN. De feu monsieur mon père.
COVIELLE. Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.
Monsieur JOURDAIN. Comment dites-vous ?
COVIELLE. Je dis que c'etait un fort honnête gentilhomme.
Monsieur JOURDAIN. Mon père !
COVIELLE. Oui.
Monsieur JOURDAIN. Vous l'avez fort conuu ?
COVIELLE. Assurément.
Monsieur JOURDAIN. Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?
COVIELLE. Sans doute.
Monsieur JOURDAIN. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.
COVIELLE. Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.
COVIELLE. Lui, marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtes, les faisait apporter chez lui et en donnait à ses amis pour de l'argent.
MONSIEUR JOURDAIN. Je suis ravi de vous connaître, afin que vous me rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.
COVIELLE. Je le soutiendrai devant tout le monde.
MONSIEUR JOURDAIN. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?
COVIELLE. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.
MONSIEUR JOURDAIN. Par tout le monde!
COVIELLE. Oui.
MONSIEUR JOURDAIN. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.
COVIELLE. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longues voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.
MONSIEUR JOURDAIN. Quelle?
COVIELLE. Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?
MONSIEUR JOURDAIN. Moi? non.
COVIELLE. Comment! Il a un train tout à fait magnifique : tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.
MONSIEUR JOURDAIN. Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.
MONSIEUR JOURDAIN. Le fils du Grand Turc?
COVIELLE. Oui; et il veut être votre gendre.
MONSIEUR JOURDAIN. Mon gendre, le fils du Grand Turc!
COVIELLE. Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien » ?
MONSIEUR JOURDAIN. Le fils du Grand Turc dit cela de moi?
COVIELLE. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement et que j'avais vu votre fille : « Ah! me dit-il, *Marababa sahem* »; c'est-à-dire : « Ah! que je suis amoureux d'elle »!
MONSIEUR JOURDAIN. *Marababa sahem* veut dire : Ah! que je suis amoureux d'elle?
COVIELLE. Oui.
MONSIEUR JOURDAIN. Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *Marababa sahem* eût voulu dire : Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!
COVIELLE. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *Cacaracamouchen?*
MONSIEUR JOURDAIN. *Cacaracamouchen?* Non.
COVIELLE. C'est-à-dire : Ma chère âme.
MONSIEUR JOURDAIN. *Cacaracamouchen* veut dire : Ma chère âme?
COVIELLE. Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen,* ma chère âme : dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi,* qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN. *Mamamouchi?*

COVIELLE. Oui, *Mamamouchi ;* c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin! Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN. Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE. Comment! le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN. Il va venir ici ?

COVIELLE. Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN. Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allé mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE. Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entents venir; le voilà.

SCÈNE IV

CLÉONTE EN TURC, AVEC TROIS PAGES PORTANT SA VESTE, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE DÉGUISÉ

CLÉONTE. *Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.*
COVIELLE. C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri ». Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.
MONSIEUR JOURDAIN. Je suis très humble serviteur de son Altesse Turque.
COVIELLE. *Carigar camboto oustin moraf.*
CLÉONTE. *Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.*
COVIELLE. Il dit que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents.
MONSIEUR JOURDAINS. Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.
COVIELLE. *Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.*
CLÉONTE. *Bel-men.*
COVIELLE. Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.
MONSIEUR JOURDAIN. Tant de choses en deux mots ?
COVIELLE. Oui ; la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V

DORANTE, COVIELLE

COVIELLE. Ha! ha! ha! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah! ah! Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.
DORANTE. Ah! ah! Covielle, qui t'aurait reconnu? Comme te voilà ajusté!
COVIELLE. Vous voyez. Ah! ah!
DORANTE. De quoi ris-tu?
COVIELLE. D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.
DORANTE. Comment?
COVIELLE. Je vous le donnerais en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.
DORANTE. Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.
COVIELLE. Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.
DORANTE. Apprends-moi ce que c'est.
COVIELLE. Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

(La cérémonie turque pour ennoblir le bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.)

Le mufti, quatre dervis, six turcs dansants, six turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

Le mufti invoque Mahomet avec les douze turcs et les quatre dervis ; après on lui amène le bourgeois vêtu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

LE MUFTI

Se ti sabir,
Ti respondir ;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star mufti.
Ti qui star ti?
Non intendir,
Tazir, tazir.

Le mufti demande en même langue aux turcs assistants de quelle religion est le bourgeois, et ils l'assurent qu'il est mahométan. Le mufti invoque Mahomet en langue franque, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina,
Voler far un paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.

Dar turbanta é dar scarcina
Con galera é brigantina
Per deffender Palestina.
Mahameta, etc.

Le mufti demande aux turcs si le bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUFTI

Star bon Turca Giourdina.

LES TURCS

Hi valla.

LE MUFTI danse et chante ces mots .

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Les turcs répondent les mêmes vers.

Le mufti propose de donner le turban au bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Ti non star furba?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Non star furfanta?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Donar turbanta, donar turbanta.

Les turcs répètent tout ce qu'a dit le mufti pour donner le turban au bourgeois. Le mufti et les dervis se coiffent avec des turbans de cérémonie, et l'on présente au mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des turcs assistants; après son invocation, il donne au bourgeois l'épée, et chante ces paroles :

LE MUFTI

Ti star nobile, e non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

Les turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du bourgeois, auquel il feignent de donner plusieurs coups de sabre.

Le mufti commande aux turcs de bâtonner le bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Dara, dara.
Bastonnara, bastonnara.

Les turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.

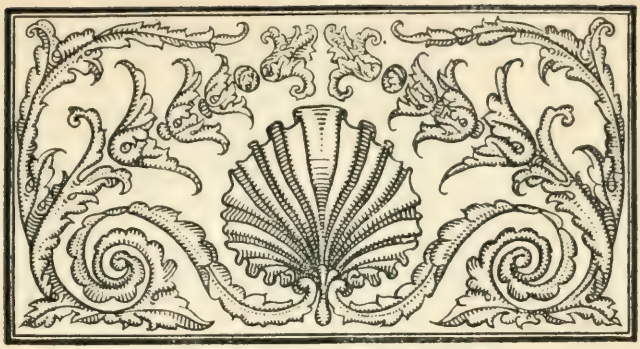
Le mufti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

LE MUFTI

Non tener honta,
Questa star ultima affronta.

Les turcs répètent les mêmes vers.

Le mufti recommence une invocation, et se retire, après la cérémonie avec tous les turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turque.



ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN

MADAME JOURDAIN. Ah! mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un Momon que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN. Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN. Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN. *Mamamouchi,* vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. Quelle bête est-ce là ?
MONSIEUR JOURDAIN. *Mamamouchi,* c'est-à-dire, en notre langue, paladin.
MADAME JOURDAIN. Baladin ! Etes-vous en âge de danser des ballets ?
MONSIEUR JOURDAIN. Quelle ignorante ! Je dis paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.
MADAME JOURDAIN. Quelle cérémonie donc ?
MONSIEUR JOURDAIN. *Mahameta per Jordina.*
MADAME JOURDAIN. Qu'est-ce que cela veut dire ?
MONSIEUR JOURDAIN. *Jordina,* c'est-à-dire Jourdain.
MADAME JOURDAIN. Hé bien quoi, Jourdain ?
MONSIEUR JOURDAIN. *Voler far un paladina dé Jordina.*
MADAME JOURDAIN. Comment ?
MONSIEUR JOURDAIN *Dar turbanta con galera.*
MADAME JOURDAIN. Qu'est-ce à dire cela ?
MONSIEUR JOURDAIN. *Per deffender Palestina.*
MADAME JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire ?
MONSIEUR JOURDAIN. *Dara, dara bastonnara.*
MADAME JOURDAIN. Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?
MONSIEUR JOURDAIN. *Non tener honta, questa star l'ultima affronta.*
MADAME JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?
MONSIEUR JOURDAIN, *danse et chante. Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.*
MADAME JOURDAIN. Hélas ! mon Dieu, mon mari est devenu fou.
MONSIEUR JOURDAIN, *sortant.* Paix, insolente ! portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*
MADAME JOURDAIN. Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah ! ah ! voici

justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous les côtés.

(Elle sort.)

SCÈNE

DORANTE, DORIMENE

DORANTE. Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là ; et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE. J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE. Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE. J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE. Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE. Ce n'est que pour vous empêcher de

vous ruiner ; et sans cela je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE. J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme : la figure en est admirable.

SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE

DORANTE. Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la turque*. Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE. J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN. Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE. Cela n'est rien ; j'excuse en elle un

pareil mouvement : votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN. La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE. Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE. C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE. Où est donc son Altesse turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN. Le voilà qui vient, et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

CLÉONTE, COVIELLE, MONSIEUR JOURDAIN, etc.

DORANTE. Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN. Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? *(A Cléonte.) Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est

un *grande segnore, grande segnore, grande segnore;* et madame, une *granda dama, granda dama. Ahi!* lui Monsieur, lui *Mamamouchi* français, et Madame, *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète. Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité qui lui viennent faire la révérence comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE. *Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLÉONTE. *Catalequi tubal ourin soter amalouchan.*

MONSIEUR JOURDAIN. Voyez-vous?

COVIELLE. Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN. Je vous l'avais bien dit qu'il parle turc!

DORANTE. Cela est admirable.

SCÈNE V

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE, ETC.

MONSIEUR JOURDAIN. Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. Comment! mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN. Non, non, ce n'est pas une

comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. A moi, mon père?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâces au Ciel de votre bonheur.

LUCILE. Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN. Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE. Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN. Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE. Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de... *(Reconnaissant Cléonte.)* Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN. Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VI

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, ETC.

MADAME JOURDAIN. Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant?

MONSIEUR JOURDAIN. Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

MONSIEUR JOURDAIN. Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. Avec le fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN. Oui. Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN. Je n'ai que faire de truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN. Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE. Comment! Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN. Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE. C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN. Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE. C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN. Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE. Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN. Ma fille consent à épouser un Turc ?
DORANTE. Sans doute.
MADAME JOURDAIN. Elle peut oublier Cléonte ?
DORANTE. Que ne fait-on pas pour être grande dame !
MADAME JOURDAIN. Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.
MONSIEUR JOURDAIN. Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.
MADAME JOURDAIN. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.
MONSIEUR JOURDAIN. Ah ! que de bruit !
LUCILE. Ma mère !
MADAME JOURDAIN. Allez, vous êtes une coquine.
MONSIEUR JOURDAIN. Quoi ! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?
MADAME JOURDAIN. Oui ; elle est à moi aussi bien qu'à vous.
COVIELLE. Madame !
MADAME JOURDAIN. Que me voulez-vous conter, vous ?
COVIELLE. Un mot.
MADAME JOURDAIN. Je n'ai que faire de votre mot.
COVIELLE, *à Monsieur Jourdain*. Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.
MADAME JOURDAIN. Je n'y consentirai point.
COVIELLE. Écoutez-moi seulement.
MADAME JOURDAIN. Non.
MONSIEUR JOURDAIN. Écoutez-le.
MADAME JOURDAIN. Non, je ne veux pas écouter.
MONSIEUR JOURDAIN. Il vous dira...
MADAME JOURDAIN. Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN. Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre ?
COVIELLE. Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.
MADAME JOURDAIN. Hé bien, quoi ?
COVIELLE, *à part, à Madame Jourdain*. Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?
MADAME JOURDAIN. Ah ! ah !
COVIELLE. Et moi, Covielle, qui suis le truchement ?
MADAME JOURDAIN. Ah ! comme cela je me rends.
COVIELLE. Ne faites pas semblant de rien.
MADAME JOURDAIN. Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.
MONSIEUR JOURDAIN. Ah! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.
MADAME JOURDAIN. Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis sasisfaite. Envoyons querir un notaire.
DORANTE. C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.
MADAME JOURDAIN. Je consens aussi à cela.
MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante*. C'est pour lui faire accroire ?
DORANTE, *bas à M. Jourdain*. Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN. Bon, bon! Ou'on aille vite querir le notaire.
DORANTE. Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.
MONSIEUR JOURDAIN. C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.
MADAME JOURDAIN. Et Nicole?
MONSIEUR JOURDAIN. Je la donne au truchement, et ma femme, à qui la voudra.
COVIELLE. Monsieur, je vous remercie. *(A part.)* Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(La Comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.)

PREMIÈRE ENTRÉE

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS

qui en musique demandent des livres.

TOUS

A moi, Monsieur, à moi, de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR

Monsieur, distinguez nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR

Holà, Monsieur! Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR

Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans!

AUTRE FEMME DU BEL AIR

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.

GASCON

Aho! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille.
J'ay déjà lé poumon usé;
Bous boyez qué chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir és mains de la canaille
Ce qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON

Eh! cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être;
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pense, mordi! que le fat
N'a pas l'honnur dé mé connaître.

LE SUISSE

Mon'-siur le donneur de papieir,
Que veul dire sti façon de fifre.
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre.
Pardi, mon foi, Mon'-siur, je pense fous l'être ifre.

VIEUX BOURGEOIS BRAILLARD

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;

Et cela sans doute est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de l'entriguet :
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers qui manque au capital,
L'entend fort mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,

De faire si peu de conte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel chaos!
Quel mélange!
Quelle confusion!
Quelle cohue étrange!
Quel désordre!
Quel embarras!
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

GASCON

Bentre je suis à vout.

AUTRE GASCON

J'enragé, Diou mé damne!

SUISSE

Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians.

GASCON

Jé murs.

AUTRE GASCON

Jé perds la tramontane.

SUISSE

Mon foi, moi, le foudrais être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las

De ce tracas :
Tout ce ſatras,
Cet embarras
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis;
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la balle;
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.

TOUS

A moi, Monsieur, à moi, de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

SECONDE ENTRÉE

Les trois importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE

Trois Espagnols chantent.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que, etc.

Six espagnols dansent.

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS

Ay! que locura, con tanto rigor
Quexarse de Amor,

Del nino bonito
Que todo es dulçura.
Ay ! que locura !
Ay ! que locura !

ESPAGNOL, *chantant.*

El dolor solicita,
El que al dolor se da,
Y nadie de amor muere
Sino quien no save amar.

DEUX ESPAGNOLS

Dulce muerte es el amor
Con correspondencia igual,
Y si esta gozamos hay
Porque la quieres turbar ?

UN ESPAGNOL

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer
Que en esto de querer
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Vaya, vaya de fiestas,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria,
Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIÈME ENTRÉE

ITALIENS

Une musicienne italienne fait le premier récit, dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno
Contro Amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar due vaghi rai,
Ahi ! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco !

Ma si caro è 'l mio tormento,
Dolce é si la piaga mia,
Ch' il penare è 'l mio contento,
E 'l sanarmi è tirannia.

Ahi ! che più giova è piace
Quanto amor è più vivace !

Après l'air que la musicienne a chanté, deux scaramouches, deux trivelins et un arlequin représentent une nuit, à la manière des comédiens italiens, en cadence.

Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

LE MUSICIEN ITALIEN

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'Amor ne la scola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE

Insin che florida
Ride l' età

Che pur tropp' horrida
Da noi sen và.

TOUS DEUX

Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne bei di di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.

MUSICIEN

Pupilla ch' è vaga
Mill' alm incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

MUSICIENNE

Ma poiche frigida
Langue l' età,
Più l'alma rigida
Fiamme non hà.

TOUS DEUX

Sù cantiamo, etc.

Après le dialogue italien, les scaramouches et trivelins dansent une réjouissance.

CINQUIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS

Deux musiciens poitevins dansent, et chantent les paroles qui suivent :

PREMIER MENUET

PREMIER MUSICIEN

Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! que le Ciel donne un beau jour!

AUTRE MUSICIEN

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET

TOUS DEUX ENSEMBLE

Vois, ma Climène,
Vois sous ce chêne,
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux,
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois et dansent les menuets.

SIXIÈME ENTRÉE

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous !
Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux.

DIJON — DARANTIERE

*

PSYCHÉ

MOLIÈRE

1622-1673

PSYCHÉ

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES
EN VERS

1671

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

M. CM. XXIII

NOTICE

Psyché *doit prendre place aussi bien dans le Théâtre complet de Corneille que dans celui de Molière. La plupart des vers sont en effet de l'auteur du* Cid.

La première représentation fut donnée le 19 janvier 1671, devant le Roi, dans la « grande salle des machines » du Palais des Tuileries, durant tout le carnaval de la même année, et enfin au théâtre du Palais-Royal, devant le public, le 24 juillet suivant.

Le mythe de Psyché avait été remis fort à la mode par le Ballet royal de Psyché, *ouvrage de Benserade qui fut donné le 17 janvier 1656; et surtout par le délicieux roman de La Fontaine.*

Molière a expliqué qu'il avait dressé le plan de la pièce, composé les vers du Prologue, ceux du premier acte, ceux de la première scène du second acte, également ceux de la première scène du troisième, mais que, pris de court par les ordres du Roi, il s'était trouvé « dans la nécessité de demander un peu de secours ».

C'était presque une gageure que de vouloir, à deux

auteurs si différents, composer une œuvre qui présentât de l'unité.

Mais les grands écrivains du XVIIe siècle pratiquaient une sorte d'humilité et de simplicité dans leurs travaux. Corneille, d'autre part, était homme à varier sa manière, et voilà comment la littérature française possède un chef-d'œuvre, fruit de deux auteurs entre ses plus beaux génies : d'un côté le grand comique dans la force de l'âge, de l'autre le vieux poète dramatique dont les ans n'avaient pas tari la noble et toujours juvénile inspiration.

D'aucuns ont prétendu que certains vers de Psyché *étaient parmi les plus beaux de Corneille, et c'est sans doute justice. Quoi qu'il en soit, nous aimons à penser que Corneille, un peu aigri par les succès du jeune Racine, dut ressentir une grande joie à voir les somptueuses harmonies de son génie associées devant la Cour et la Ville au succès d'un spectacle à la mode du jour.*

Cependant, le temps pressant beaucoup, il fallut demander l'aide d'un troisième poète. Ce fut Quinault qui fut choisi, Quinault dont la gloire est bien éclipsée aujourd'hui par les grands noms de Racine, de Corneille, de Molière, de Boileau, et qui connaissait alors des succès mérités. Avec beaucoup de modestie, il rédigea le début du Prologue, et les vers des intermèdes chantés, ne se souciant que d'aider à la tâche du musicien, qui était Lulli. Celui-ci d'ailleurs fut mis à contribution comme poète : c'est lui qui écrivit les vers de la plainte italienne du premier intermède. En somme Psyché *est un miracle, qui résume parfaitement le génie du XVIIe siècle français.*

Dans la vie intime de Molière, on a prétendu que Psyché *tenait une place assez triste; que Mlle Molière, sensible tout à coup à la beauté du jeune acteur Daron, après l'avoir haï et jalousé, n'avait pu résister à celui qui personnifiait le plus séduisant des deux : l'Amour. On a prétendu également que ce fut vers ce temps-là que*

Mlle Molière reçut le plus d'hommages. Robinet s'est fait l'écho de cette assertion. Aimé Martin, dans le tome V de (pp. 503 et 504) de son édition de Molière, publiée en 1845, rapporte également que Corneille aurait été du nombre des soupirants, et que Fontenelle prétend que Pulchérie, *représentée en 1672, n'était que le tableau de la passion du grand poète sexagénaire pour la comédienne, personnifié dans la pièce par le rôle de Martian.*

Les représentations de Psyché *marqueraient donc un point noir dans la vie de Molière, et c'est là un des côtés susceptibles de pousser à la mélancolie les biographes du grand homme, obligés pour respecter l'histoire de mettre à jour les misères et les petitesses d'une vie privée qui fait un singulier contraste avec la gloire du plus grand comique français.*

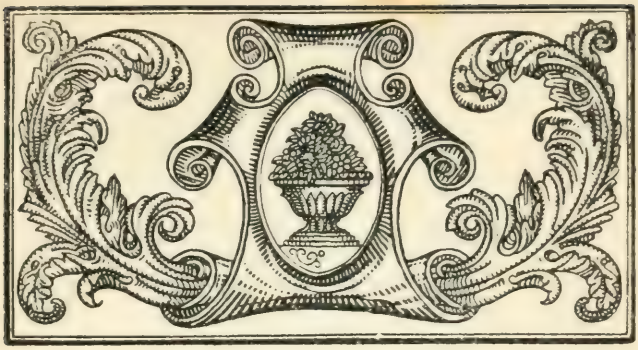
A. R.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y contentent en musique, à la reserve de la plainte italienne. M. de Moliere a dressé le plan de la piece et reglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautez et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte regularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le carnaval approchoit, et les ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le caresme, l'ont mis dans la necessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la premiere scene du second, et la premiere du troisiéme, dont les vers soient de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; et, par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

PERSONNAGES

JUPITER.
VENUS.
L'AMOUR.
ÆGIALE, PHAENE, } Grâces.
PSYCHÉ.
LE ROI, père de Psyché.
AGLAURE, CIDIPPE, } sœurs de Psyché.
CLÉOMENE, AGENOR, } Princes amants de Psyché.
ZEPHIRE.
LYCAS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.



PROLOGUE

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paraît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités : l'un mène à sa suite des Dryades et des Sylvains, et l'autre des Dieux, des Fleuves et des Naïades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre.

Ce n'est plus le temps de la guerre;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses explois
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

(Vertumne et Palémon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles).

CHŒUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX

Composé de Flore, Nymphes, Palémon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades et Naïades.

Nous goûtons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
  Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

(Il se fait ensuite une entrée de ballet composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves et deux Naïades, après laquelle Vertumne et Palémon chantent ce dialogue).

VERTUMNE

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALÉMON

Voici la reine des belles
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

(Ils répètent ensemble ces derniers vers).

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE

Souffrons tous qu'Amour nous blesse;
Languissons, puisqu'il le faut.

PALÉMON

Que sert un cœur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut?

VERTUMNE

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

(Flore répond au dialogue de Vertumne et de Palémon par ce menuet, et les autres divinités y mêlent leurs danses).

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas :
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il désarme;
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Serait vaine

De vouloir résister à ses coups :
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

(Vénus descend du ciel dans une grande machine, avec l'Amour son fils et deux petites Grâces nommées Ægiale et Phaène; et les divinités de la terre et des eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles ressentent à son abord).

CHŒUR DE TOUTES LES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX

Nous goûtons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS, *dans sa machine.*

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse;
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissants
Où l'on va porter ses encens :
Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place;
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que dans ma disgrâce
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.

On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon parti tout s'est licencié,
Et, du nombreux amas de Grâces favorites
Dont je traînais partout les soins et l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,
Et me laissez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte et ma douleur.

(Flore et les autres déités se retirent, et Vénus avec sa suite sort de sa machine).

ÆGIALE

Nous ne savons, Déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

VÉNUS

Parlez; mais, si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colère
Que pour dire que j'ai raison.
C'était là, c'était là la plus sensible offense
Que ma divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les dieux ont du pouvoir.

PHAÈNE

Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous;
Mais, pour moi, j'aurais cru qu'une grande déesse
Devrait moins se mettre en courroux.

VÉNUS

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant,
Et, si je n'étais pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur serait moins violent.
Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre,
Mère du dieu qui fait aimer;
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer;
Moi, qui par tout ce qui respire
Ai vu de tant de vœux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle!
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille!
Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment
Un téméraire jugement!
Et, du haut des cieux où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus :
« Elle est plus belle que Vénus »!

ÆGIALE

Voilà comme l'on fait, c'est le style des hommes;
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

PHAÈNE

Ils ne sauraient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les grands noms.

VÉNUS

Ah! que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon et Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et d'un fixe regard chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux :
« Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage :
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,
Mais par le jugement de tous
Une simple mortelle a sur soi l'avantage ».
Ah! ce coup-là m'achève, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mère
Qui si tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts.
Et fais à Psyché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colère;
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,

Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer et n'être point aimée.

L'AMOUR

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
On m'impute partout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si, pour servir votre colère...

VÉNUS

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère,
N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressements,
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

(L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces).

La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre, des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres d'architecture.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

AGLAURE, CIDIPPE

AGLAURE

Il est des maux, ma sœur, que le silence aigrit :
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit :
Nous nous voyons sœurs d'infortune,
Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et, dans notre juste transport,
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de notre sort.
Quelle fatalité secrète,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette,
Et, de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,

N'en présente aucun à nos fers ?
Quoi ! voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrêter ?
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,
De ne jouir aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux ?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace
D'une foule d'amants attachés à ses pas ?

CIDIPPE

Ah ! ma sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison.
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE

Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes ;
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché ;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes ;
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes
Et le triomphe de Psyché.
La nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut ;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et, dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
Quelque songe la rappelle
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE

Ma sœur, voilà mon martyre ;
Dans vos discours je me vois,
Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE

Mais encor raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissants en elle sont épars ?
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?
Que voit-on dans sa personne
Pour inspirer tant d'ardeurs ?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs ?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse :
On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'aînesse,
Et se voit-on sans appas ?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?
N'a-t-on point quelques et quelques agréments,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air et quelque [taille,
A pouvoir dans nos fers jeter quelques amants ?
Ma sœur, faites-moi la grâce
De me parler franchement :
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive céder la place,
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface ?

CIDIPPE

Qui ? vous, ma sœur ? Nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai longtemps,

Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête ?

AGLAURE

Vous, ma sœur, vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme ;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'âme ;
Et je serais votre amant
Si j'étais autre que femme.

CIDIPPE

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous [deux,
Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de soupirs et de vœux
On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE

Toutes les dames, d'une voix,
Trouvent ses attraits peu de chose,
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses lois,
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CIDIPPE

Pour moi, je la devine, et l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère :
Ce secret de tout enflammer
N'est point de la nature un effet ordinaire ;
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire,
Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde,
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs,
Des regards caressants que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés
Qui par un digne essai d'illustres cruautés
Voulaient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyait si bien
On est bien descendu, dans le siècle où nous
[sommes,
Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE

Oui, voilà le secret de l'affaire, et je vois
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit;
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire,
Et c'est par là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps,
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus, de tristes bienséances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE

J'approuve la pensée, et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.
Ils sont charmants, ma sœur, et leur personne [entière
Me... Les avez-vous observés ?

CIDIPPE

Ah ! ma sœur, ils sont faits tous les deux d'une [manière
Que mon âme... Ce sont deux princes achevés.

AGLAURE

Je trouve qu'on pourrait rechercher leur tendresse
Sans se faire déshonneur.

CIDIPPE

Je trouve que sans honte une belle princesse
Leur pourrait donner son cœur.

SCÈNE II

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, AGLAURE, CIDIPPE

AGLAURE

Les voici tous deux et j'admire
Leur air et leur ajustement.

CIDIPPE

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez [ainsi ?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paraître ?

CLÉOMÈNE

On nous faisait croire qu'ici
La princesse Psyché, Madame, pourrait être.

AGLAURE

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

AGÉNOR

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psyché dans notre impatience.

CIDIPPE

Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux sans [doute.

CLÉOMÈNE

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE

Ce serait trop à nous que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer ?

CLÉOMÈNE

Nous ne prétendons point en faire de mystère:
Aussi bien, malgré nous, paraîtrait-il au jour,
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
Que vous aimez Psyché tous deux.

AGÉNOR

Tous deux soumis à son empire,
Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGLAURE

C'est une nouveauté sans doute assez bizarre
Que deux rivaux si bien unis.

CLÉOMÈNE

Il est vrai que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux?

AGLAURE

Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLÉOMÈNE

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme?
Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGÉNOR

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire;
Et, lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent:
Vous aimez un objet dont les riants appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux promettent.

CIDIPPE

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de très fâcheux moments
Que les soudains retours de son âme inégale.

AGLAURE

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une âme plus solide.

CIDIPPE

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié,
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare
Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que votre cœur se prépare.

CLÉOMÈNE

Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme ;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE

Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici.

SCÈNE III

PSYCHÉ, CIDIPPE, AGLAURE,
CLÉOMÈNE, AGÉNOR,

CIDIPPE

Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyais pas la cause,
Et j'aurais cru toute autre chose
En les voyant parler de vous.

AGLAURE

N'ayant ni beauté ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLÉOMÈNE

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs près du trépas
Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès [l'enfance,
Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnaissance.
Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce et pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux,

Et, pour donner un poids à notre concurrence,
Qui des raisons d'État entraîne la balance,
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre sans répugnance
D'unir nos deux États au sort du plus heureux.

AGÉNOR

Oui, de ces deux États, Madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons [d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du roi votre père
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSYCHÉ

Le choix que vous m'offrez, Prince, montre à mes [yeux
De quoi remplir les vœux de l'âme la plus fière,
Et vous me le parez tous deux d'une manière
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défère
Pour entrer sous de tels liens :
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les [miens.

Mais, si l'on me rendait sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime, entre vous suspendue,
Ne pourrait sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de votre poursuite
Je répondrais assez de mes vœux les plus doux ;
Mais c'est, parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un [cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurais l'âme gênée
A l'effort de votre amitié,
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre
Je vous préférerais tous deux avec ardeur ;
Mais je n'aurais jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choisirais
Ma tendresse ferait un trop grand sacrifice,
Et je m'imputerais à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferais.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme
Pour en faire aucun malheureux,
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chère
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLÉOMÈNE

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas!

D'être donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas;
Mais pour une autre que vous-même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR

Aux princesses, Madame, on ferait trop d'outrage,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur;
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile et si tendre?
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE

Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.

PSYCHÉ

J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande
Si la possession d'un mérite si haut...

SCÈNE IV

LYCAS, PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR

LYCAS

Ah ! Madame !

PSYCHÉ

Qu'as-tu ?

LYCAS

Le Roi . . .

PSYCHÉ

Quoi ?

LYCAS

Vous demande.

PSYCHÉ

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende ?

LYCAS

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSYCHÉ

Hélas ! que pour le Roi tu me donnes à craindre !

LYCAS

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit [plaindre.

PSYCHÉ

C'est pour louer le Ciel et me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSYCHÉ

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma faiblesse.

SCÈNE V

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS

AGLAURE

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS

Hélas! ce grand malheur, dans la cour répandu,
Voyez-le vous-même, princesse,
Dans l'oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravé au fond de mon âme :

Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psyché conclure l'hyménée,
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funèbre menée,
Et que, de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
Un serpent qui répand son venin en tous lieux
Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux.

Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les dieux nous pouvaient expliquer leur colère.

SCÈNE VI

AGLAURE, CIDIPPE

CIDIPPE

Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les Destins plongée?

AGLAURE

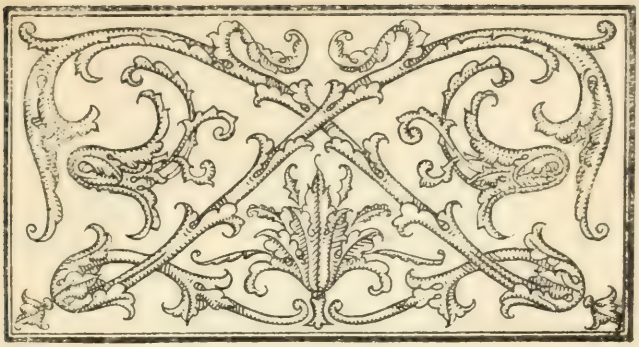
Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE

A ne vous point mentir, je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.



PREMIER INTERMEDE

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des concerts lugubres, et l'autre exprime sa désolation par une danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoir.

PLAINTE EN ITALIEN

Chantées par une femme désolée et deux hommes affligés.

FEMME DÉSOLÉE

Deh! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve;
Lagrimate, fanti e belve,
D'un bel volto il fato rio.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ

Ahi dolore!

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ

Cruda morte!

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ

Empia sorte!

TOUS TROIS

Che condanni a morir tanta beltà.
Cieli, stelle, ahi crudeltà!

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ

Com' esser può fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ

Nume fiero!

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ

Dio severo!

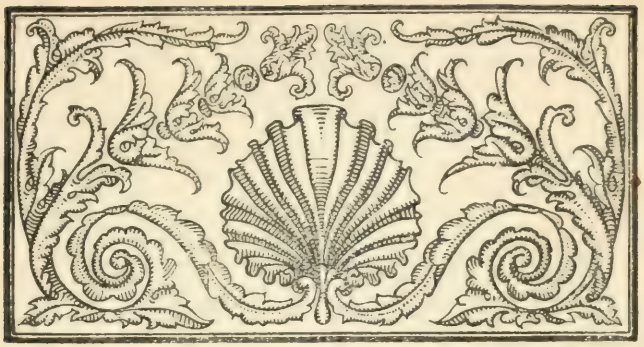
ENSEMBLE

Perchè tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi! sentenza inudita,
Dar morte alla Beltà, ch'altrui da vita!

FEMME DÉSOLÉE

Ahi! ch'indarno si tarda,
Non resiste a li Dei mortale affetto,
Alto impero, nè sforza.
Ove comanda il Ciel, l'uom cede à forza.
Ahi dolore! etc. Come sopra.

(Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de huit personnes affligées).



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE,
LYCAS, SUITE

PSYCHÉ

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chére;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand Roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui dans le cœur d'un Roi montrent de la faiblesse.

LE ROI

Ah! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts;
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême,
Et, lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté;
Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous
Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

PSYCHÉ

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événements ont marqué la puissance
Quoi! faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuse expérience?

LE ROI

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions

Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables,
Et voilà des dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ

Seigneur, une douceur ici vous est offerte :
Votre hymen a reçu plus d'un présent des dieux,
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs.
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI

Ah! de mes maux soulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console;

C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et, dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds
Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres,
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux [autres.
Ces dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'il daignent nous faire;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et, quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI

Ah! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux?
Et dans le procédé des dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paraît-elle pas aux yeux?

Vois l'état où ces dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné :
Tu connaîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandait pas;
J'y trouvais alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joie accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude;
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux;
J'e l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;
A lui j'ai de mon âme attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces dieux,
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte?
Ah! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur!
Pour m'ôter leur présent, leur fallait-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plutôt, s'ils avaient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSYCHÉ

Seigneur, redoutez la colère
De ces dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI

Après ce coup, que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ

Ah! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr...

LE ROI

Ah! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes;
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir.
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne saurait se contraindre;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ

Ah! de grâce, Seigneur, épargnez ma faiblesse,
J'ai besoin de constance en l'état où je suis;
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
Seuls ils sont assez forts, et c'est trop, pour mon cœur,
De mon destin et de votre douleur.

LE ROI

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable;
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi;

Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi,
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

(Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce, est de M. Corneille, à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé).

SCÈNE II

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE

PSYCHÉ

Suivez le Roi, mes sœurs, vous essuierez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste :
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée,
Rien ne saurait me secourir,
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSYCHÉ

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE

C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSYCHÉ

Que peut-on se promettre après un tel oracle?

AGLAURE

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'en-
[tendre,
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire et que félicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSYCHÉ

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure;
Vous en savez l'indispensable loi :
Un père vous doit être encor plus cher que moi.

Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse;
Vous lui devez chacune un gendre et des neveux;
Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envi vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans faiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moi la nature m'en laisse.

AGLAURE

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSYCHÉ

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE

Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juste et moins sévère,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons
Et que notre amitié sincère,
En dépit de l'oracle et malgré vous, espère.

PSYCHÉ

Adieu; c'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III

PSYCHÉ. *seule*

Enfin seule, et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire était sans seconde,
L'éclat qui se répandait jusqu'aux deux bouts du [monde.
Tout ce qu'il a de rois semblaient faits pour [m'aimer.
Tous leurs sujets, me prenant pour déesse,
Commençaient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offraient sans cesse ;
Leurs soupirs me suivaient sans qu'il m'en coutât [rien ;
Mon âme restait libre en captivant tant d'âmes,
Et j'étais, parmi tant de flammes,
Reine de tous les cœurs et maîtresse du mien.
O Ciel ! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité ?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?
Si vous m'imposiez cette loi
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous [déplaire,
Puisque je ne pouvais le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi ?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant [d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici ?

SCÈNE IV

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, PSYCHÉ

CLÉOMÈNE

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSYCHÉ

Puis-je-vous écouter quand j'ai chassé deux sœurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands [cœurs ;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une âme tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGÉNOR

Un serpent n'est pas invincible ;
Cadmus, qui n'aimait rien, défit celui de Mars :
Nous aimons, et l'Amour sait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSYCHÉ

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pu toucher ?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer ?

CLÉOMÈNE

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer :
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire
Il soit capable de vous plaire
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle Princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous fallait voir le vôtre.
Et, si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

PSYCHÉ

Vivez, Princes, vivez, de ma destinée
Ne songez plus à rompre ou partager la loi :
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflements
De son ministre qui s'approche ;
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments,
Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de faiblesse, et mon cœur abattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÉNOR

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et, quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras

Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :
Ce ne serait pas un miracle
Que pour un dieu muet un homme eût répondu,
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples

CLÉOMÈNE

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur
A qui le sacrilège indignement vous livre
Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

PSYCHÉ

Portez les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes,
Dont pour moi sont remplis vos cœurs.
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières :
Ce sont mes volontés dernières,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

CLÉOMÈNE

Princesse...

PSYCHÉ

Encore un coup, Princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obéir ;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,

Et vous regarder en rebelles
A force de m'être fidèles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève et l'air m'ouvre une [route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois ;
Voyez si de mon sort, vous pouvez être en doute.
(Elle est enlevée en l'air par deux Zéphires).

AGÉNOR

Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLÉOMÈNE

Allons y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCÈNE V

L'AMOUR, *en l'air*

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes [charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits
Pour orner un palais
Où l'Amour de Psyché veut essuyer les larmes
Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMÈDE

La scène se change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant que l'Amour destine pour Psyché. Six cyclopes avec quatre fées y font une entrée de ballet, où ils achèvent en cadence quatre gros vases d'argent que les fées leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises.

PREMIER COUPLET

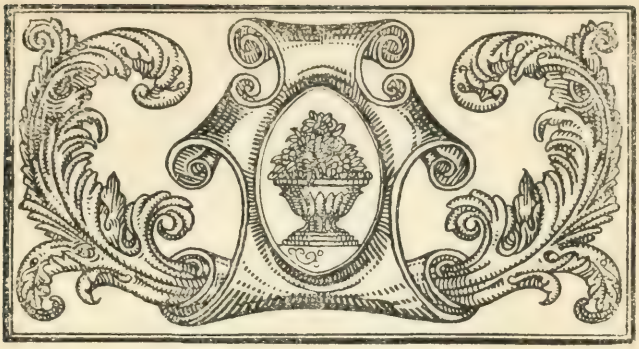
Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des dieux ;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups,
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET

Servez bien un dieu si charmant!
Il se plaît dans l'empressement.
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut:
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, etc.



ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

L'AMOUR, ZÉPHIRE

ZÉPHIRE

Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée.
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits et cet ajustement
Cachent tout à fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnaître pour l'Amour.

L'AMOUR

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connaître.
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître,
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des lois,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHIRE

En tout vous êtes un grand maître ;
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisements de diverse nature
On a vu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux ;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte,
Et, sans parler ni de rang ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR

J'ai résolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainsi toujours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience ;
Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHIRE

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR

Ce changement sans doute irritera ma mère.

ZÉPHIRE

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi des immortelles,
Votre mère Vénus est de l humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir,
Et c'est l'avoir étrangement vengée
Que d'aimer la beauté qu'elle voulait punir.
Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les dieux...

L'AMOUR

Laissons cela, Zephire, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde?
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux,
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHIRE

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche et les yeux.
En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

SCÈNE II

PSYCHÉ

Où suis-je ? et, dans un lieu que je croyais barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais ?
Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchante et ne flatte ;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs.

Le Ciel aurait-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent ?
Et, lorsque par leur vue il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent ?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon esprit est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs !
Tout autant de moments que ma mort se recule
Son autant de nouveaux malheurs ;
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer;
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer ?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer,
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime,
Je suis lasse de soupirer :
Viens, que j'achève d'expirer.

SCÈNE III

L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHIRE

L'AMOUR

Le voilà, ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-être à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.

PSYCHÉ

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un dieu qui par miracle
Daigne venir lui-même à mon secours !

L'AMOUR

Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire

N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?

PSYCHÉ

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que, s'il a quelque poison,
Une âme aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindrait la guérison !
A peine je vous vois que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance ;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance ;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire ;
Vos sens, comme les miens paraissent interdits,

C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire ;
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR

Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSYCHÉ

N'aimer point, c'est donc un grand crime ?

L'AMOUR

En souffrez-vous un rude châtiment ?

PSYCHÉ

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ

Que n'ai-je été plus tôt punie !
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrais en rougir ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas :

Permettez que tout haut je le die et le redie.
Je le dirais cent fois, et ne rougirais pas.
Ce n'est point moi qui parle, et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR

Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ

L'intelligence en était due
A nos cœurs, pour les rendre également contents:
J'ai soupiré, vous m'avez entendue;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si par la même route
Après moi le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur ;
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphire.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés
Qui ne méritaient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son prince ;
Vous le saurez quand il en sera temps.
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus et par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite.
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite :
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles.
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantements.
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries ;
Vous n'entendrez que des concerts charmants ;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments,

D'un âme soumise et ravie,
L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ

Mes volontés suivent les vôtres,
Je n'en saurais plus avoir d'autres;
Mais votre oracle enfin vient de me séparer
De deux sœurs et du roi mon père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire et de vos soins.
Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphire,
Qui leur puissent de votre empire
Ainsi qu'à moi faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme:
Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;
Et, quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature:
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent:
Dès qu'il les flatte, j'en murmure;

L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche,
Votre habit de trop près vous touche,
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi, qui m'effarouche,
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs : allez, partez, Zéphire ;
Psyché le veut, je ne l'en puis déduire.
(Zéphire s'envole).
Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ces trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses,
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence,
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens :
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ

Votre amour me fait une grâce
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous jeunes Zéphyrs,
Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'allégresse.

TROISIÈME INTERMÈDE

Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et quatre Zéphires, interrompue deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un Zéphire.

LE ZÉPHIRE

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs
Et craindre leurs désirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

(Ils chantent ensemble).

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

LE ZÉPHIR SEUL

Un cœur jeune et tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détours.

LES DEUX ENSEMBLE

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

L'AMOUR SEUL

Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

LES DEUX ENSEMBLE

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

SECOND COUPLET

LE ZÉPHIRE

L'amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.

Un cœur, pour le suivre,
A cent maux se livre.
Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas;
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

(Ils chantent ensemble).

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZÉPHIRE SEUL

On craint, on espère,
Il faut du mystère;
Mais on n'obtient guère
De bien sans tourment.

LES DEUX ENSEMBLE

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR SEUL

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer et que plaire?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX ENSEMBLE

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le théâtre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

AGLAURE, CIDIPPE

AGLAURE

Je n'en puis plus, ma sœur, j'ai vu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les biens concevoir ;
Le soleil, qui voit tout et qui nous fait tout voir,
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit,
Et ce brillant palais, ce prompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrète
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette !

CIDIPPE

J'entre dans tous vos sentiments,
J'ai les mêmes chagrins, et dans ces lieux charmants
Tout ce qui vous déplaît me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront
Comme vous m'accable et me laisse
L'amertume dans l'âme et la rougeur au front.

AGLAURE

Non, ma sœur, il n'est point de reines
Qui dans leur propre Etat parlent en souveraines
Comme Psyché parle en ces lieux.
On l'y voit obéie avec exactitude,
Et de ses volontés une amoureuse étude
Les cherche jusque dans ses yeux.
Mille beautés s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux :
« Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle,
Et nous qui la servons le sommes plus que vous. »
Elle prononce, on exécute,
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute;
Flore, qui s'attache à ses pas,
Répand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne,
Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE

Elle a des dieux à son service,
Elle aura bientôt des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace et le caprice,
Contre nous à toute heure en secret révoltés,
Opposent à nos volontés
Ou le murmure ou l'artifice.

AGLAURE

C'était peu que dans notre cour
Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent préférée,
Ce n'était pas assez que de nuit et de jour
D'une foule d'amants elle y fût adorée :
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en notre présence éclater le miracle,
Et choisi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE

Ce qui le plus me désespère,
C'est cet amant parfait et si digne de plaire
Qui se captive sous ses lois.
Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
En est-il un, de tant de rois,
Qui porte de si nobles marques?
Se voir du bien par delà ses souhaits
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :
Il n'est ni train pompeux ni superbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennui;
Songeons plutôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE

PSYCHÉ

Je viens vous dire adieu, mon amant vous renvoie,
Et ne saurait plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du sang je lui vole
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE

La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements
Passe le commun des amants.
Je vous en parle ainsi faute de le connaître.
Vous ignorez son nom et ceux dont il tient l'être,
Nos esprits en sont alarmés :
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême
Bien au delà du diadème ;
Ses trésors, sous vos pas confusément semés,
Ont de quoi faire honte à l'abondance même ;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime ;
Il vous charme, et vous le charmez :
Votre félicité, ma sœur, serait extrême
Si vous saviez qui vous aimez.

PSYCHÉ

Que m'importe. J'en suis aimée;
Plus il me voit, plus je lui plais;
Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits,
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve;
Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car souvent en amour le change est assez doux,
Et, j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous;
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage,
Si, dans l'état où je vous vois,
Seule en ses mains et sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le roi
Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSYCHÉ

Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste Ciel! pourrais-je être assez infortunée?...

CIDIPPE

Que sait-on si déjà les nœuds de l'hyménée...

PSYCHÉ

N'achevez pas, ce serait m'accabler.

AGLAURE

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture;
Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement,
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
Dont il achète vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparaîtront en un moment.
Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSYCHÉ

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien.
J'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, et demain, si je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE

Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante et merveilleuse histoire.

PSYCHÉ

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons,
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

(Le Zéphire enlève les deux sœurs de Psyché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité).

SCÈNE III

L'AMOUR, PSYCHÉ

L'AMOUR

Enfin, vous êtes seule, et je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire
Sitôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon âme ravie
Les amoureux empressements,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie

Elle n'a pour objet de ses ravissements
Que de voir cette ardeur, de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos désirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous
[l'hommage ?

PSYCHÉ

Non, Seigneur.

L'AMOUR

Qu'est-ce donc, et d'où vient mon malheur ?
J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur ;
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret ;
Vos sœurs à peine sont parties
Que vous soupirez de regret !
Ah ! Psyché, de deux cœurs quand l'ardeur est la
[même,
Ont-ils des soupirs différents ?
Et, quand on aime bien et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parents ?

PSYCHÉ

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR

Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?

PSYCHÉ

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal !

Je vous aime, Seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé :
Vous ne connaissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime, et, depuis que j'ai vu la lumière,
Je me suis montrée assez fière
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi;
Et, s'il vous faut ouvrir mon âme tout entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse
Qu'en vain je voudrais vous cacher;
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause :
Peut-être, la sachant, voudrez-vous m'en punir,
Et, si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connaissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir?
Ah! si vous en doutez, soyez désabusée?
Parlez.

PSYCHÉ

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR

Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments,
L'expérience en est aisée;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandements.
Si, pour m'en croire, il vous faut des serments,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon âme,
Ces divins auteurs de ma flamme,

Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les dieux.

PSYCHÉ

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance;
Je vous adore, et vous m'aimez;
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;
Mais, parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connaître un si parfait amant.

L'AMOUR

Psyché, que venez-vous de dire?

PSYCHÉ

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et, si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître,
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret : si je me fais connaître,
Je vous perds, et vous me perdez.
Le seul remède est de vous en redire.

PSYCHÉ

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR

Vous pouvez tout, et je suis tout à vous;
Mais, si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite :
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSYCHÉ

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sais ce que j'en dois croire.
De grâce, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté les vœux de tant de rois.

L'AMOUR

Le voulez-vous?

PSYCHÉ

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR

Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez...

PSYCHÉ

Seigneur, vous me désespérez.

L'AMOUR

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

PSYCHÉ

Faites-vous des serments pour n'y point satisfaire ?

L'AMOUR

Hé bien, je suis le dieu le plus puissant des dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les cieux ;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir est [suprême :
En un mot, je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étais blessé pour vous;
Et, sans la violence, hélas ! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés sont satisfaites,

Vous avez su qui vous aimiez,
Vous connaissez l'amant que vous charmiez :
Psyché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus ;
Ce palais, ces jardins, avec moi disparus,
Vont faire évanouir votre naissante gloire.
Vous n'avez pas voulu m'en croire,
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les dieux [ensemble,
Vous va montrer sa haine et me chasse d'ici.

L'Amour disparaît, et dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit. Psyché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle se veut précipiter. Le dieu du fleuve paraît assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne d'où sort une grosse source d'eau.

SCÈNE IV

PSYCHÉ

Cruel destin ! funeste inquiétude !
Fatale curiosité !
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité ?

J'aimais un dieu, j'en étais adorée,
Mon bonheur redoublait de moment en moment,
Et je me vois seule, éplorée,
Au mileu d'un désert, où, par accablement,
Et confuse et désespérée,
Je sens croître l'amour quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.
O Ciel! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
Source de tous les biens inépuisable et pure,
Maître des hommes et des dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
Je vous en ai banni moi-même.
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême.
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé.
Cœur ingrat, tu n'avais qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands dieux, voudrais-je vivre,
Et pour qui former des souhaits ?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevelis mon crime dans tes flots,
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit pour assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE

Ton trépas souillerait mes ondes,
Psyché ; le Ciel te le défend,
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,
Un autre sort t'attend.

Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
Je la vois qui te cherche et qui te veut punir.
L'amour du fils a fait la haine de la mère.
Fuis, je saurai la retenir.

PSYCHÉ

J'attends ses fureurs vengeresses.
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
Qui cherche le trépas ne craint dieux ni déesses.
Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V

VÉNUS, PSYCHÉ

VÉNUS

Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit [rendre ?
J'ai vu mes temples désertés,
J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il était une autre Vénus ;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtiments,
Et de me regarder en face,
Comme si c'était peu que mes ressentiments.

PSYCHÉ

Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas
Dont leur âme inconsidérée
Laissait charmer des yeux qui ne vous voyaient pas?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
Si les vœux qu'on m'offrait vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VÉNUS

Il fallait vous en mieux défendre ;
Ces respects, ces encens, se devaient refuser,
Et, pour les mieux désabuser,
Il fallait à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus, votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ

J'aurais porté mon choix, Déesse, jusqu'aux cieux ?

VÉNUS

Votre insolence est sans seconde:
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux ?

PSYCHÉ

Si l'Amour pour eux tous m'avait endurci l'âme
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable, et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ?

VÉNUS

Psyché, vous deviez mieux connaître
Qui vous étiez, et quel était ce dieu.

PSYCHÉ

Et m'en a-t-il donné ni le temps ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu
[maître ?

VÉNUS

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit :
[« J'aime ».

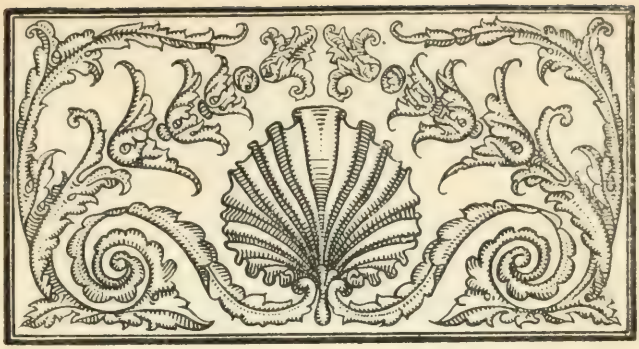
PSYCHÉ

Pouvais-je n'aimer pas le dieu qui fait aimer,
Et qui me parlait pour lui-même ?
C'est votre fils, vous savez son pouvoir,
Vous en connaissez le mérite.

VÉNUS

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.

Vous m'en avez fait un rebelle;
On m'en verra vengée, et hautement, sur vous,
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portez cette ambition.
Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.



QUATRIÈME INTERMÈDE

La scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est borné par des ruines enflammées ; et, au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paraît le palais infernal de Pluton. Huit furies en sortent, et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des divinités. Un lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Caron, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

PSYCHÉ

Effroyables replis des ondes infernales,
Noir palais ou Mégère et ses sœurs font leur cour,
Eternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourments qui n'ont point
[d'intervalles,
Est-il, dans votre affreux séjour,
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie,
Et, depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
Il m'a fallu, dans ces cruels moments,
Plus d'une âme et plus d'une vie
Pour remplir ses commandements.
Je souffrirais tout avec joie
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,

Mes yeux pouvaient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.
Je n'ose le nommer; ma bouche, criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne; et, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux durait encore,
Jamais aucun malheur n'approcherait du mien;
Mais, s'il avait pitié d'une âme qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je souffrirais rien.
Oui, Destins, s'il calmait cette juste colère,
Tous mes malheurs seraient finis:
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi;
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime,
Au milieu des périls où l'on me fait courir:
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi?

SCÈNE II

PSYCHÉ, CLÉOMÈNE, AGÉNOR

PSYCHÉ

Cléomène, Agénor, est-ce vous que je vois ?
Qui vous a ravi la lumière ?

CLÉOMÈNE

La plus juste douleur qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière ;
Cette pompe funèbre où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGÉNOR

Sur ce même rocher où le Ciel en courroux
Vous promettait, au lieu d'époux,
Un serpent dont soudain vous serez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, Princesse, et lorsqu'à notre vue
Par le milieu des airs vous êtes disparue,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.

CLÉOMÈNE

Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et su que le serpent prêt à vous dévorer

Etait le dieu qui fait qu'on aime.
Et qui, tout dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvait endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.
Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux :
Qu'avions-nous affaire de vie
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais,
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSYCHÉ

Puis-je avoir des larmes de reste
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
Les soupirs ne s'épuisent point.
Mais vous soupireriez, Princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
Et, quelque douleur, qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSYCHÉ

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon âme,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables
Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les vœux
Vous rendaient tous deux trop aimables
Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR

Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

CLÉOMÈNE

Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire
Aussitôt qu'on est mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire,
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes, qu'il inspire,
Et dont aux enfers même il se fait une cour.

AGÉNOR

Vos envieuses sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues,
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Tytie,
Souffrent tantôt la roue et tantôt le vautour.
L'Amour par les Zéphyrs s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres ailés de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étale que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ

Que je les plains!

CLÉOMÈNE

Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir.
Adieu. Puissions-nous vivre en votre souvenir!
Puissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des dieux,
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCÈNE III

PSYCHÉ

Pauvres amants! leur amour dure encore;
Tout morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moi dont la dureté reçut si mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.

Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée
Pour rappeler un tel espoir.
L'œil abattu, triste, désespérée,
Languissante et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer;
Ce trésor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine
Enferme des appas dont je puis m'emparer,
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu serait-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mon [amant.
Pour regagner son cœur et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

(Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant).

SCÈNE IV

L'AMOUR, PSYCHÉ, *évanouie*

L'AMOUR

Votre péril, Psyché, dissipe ma colére,
Ou plutôt de mes vœux l'ardeur n'a point cessé,
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère.
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs.
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même.
Quoi! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O mort! devais-tu prendre un dard si criminel,
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate déité,
Ai-je grossi ton noir empire
Par les mépris et par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants
A force de ravissements?
Va, je ne blesserai plus d'âmes,
Je ne percerai plus de cœurs,
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
Qui nourrissent du Ciel les immortelles flammes,
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amants, autant de dieux.

Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avais de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colère.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi.
Vous qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre!
Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuses surprises,
Et choisirai partout à vos vœux les plus doux
Des Adonis et des Anchises
Qui n'auront que haine pour vous.

SCÈNE V

VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ, *évanouie*

VÉNUS

La menace est respectueuse,
Et d'un enfant qui fait le révolté,
La colère présomptueuse...

L'AMOUR

Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été,
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

VÉNUS

L'impétuosité s'en devrait retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur et des appas
Qui relèvent de ma puissance;
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien,
Que sans mes traits elle n'est rien,
Et que, si les cœurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissés traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes désirs,
Et, si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez en me voyant à la reconnaissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire et vos plaisirs.

VÉNUS

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous rendue?
Et, quand vous avez vu mes autels désolés,
Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psyché, qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son âme enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi séduit des immortels;

C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyrs l'ont cachée,
Qu'Apollon même, suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avait si bien arrachée
Que, si sa curiosité
Par une aveugle défiance
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappait à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché : son âme va partir;
Voyez, et, si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire :
Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable!
Le Desin l'abandonne à tout votre courroux;
Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psyché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses charmes;
Rendez-la, Déesse, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux et le choix de mon cœur.

VÉNUS

Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin :
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.

Ne m'importunez plus, et, dans cette infortune,
Laissez-la sans Vénus triompher ou périr.

L'AMOUR

Helas! si je vous importune,
Je ne le ferais pas si je pouvais mourir.

VÉNUS

Cette douleur n'est pas commune
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR

Voyez par son excès si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grâce aucune?

VÉNUS

Je vous l'avoue, il me touche le cœur,
Votre amour; il désarme, il fléchit ma rigueur :
Votre Psyché reverra la lumière.

L'AMOUR

Que je vous vais partout faire donner d'encens!

VÉNUS

Oui, vous la reverrez dans sa beauté première;
Mais de vos vœux reconnaissants
Je veux la déférence entière.
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR

Et moi, je ne veux plus de grâce :
Je reprends toute mon audace;
Je veux Psyché, je veux sa foi;
Je veux qu'elle revive, et revive pour moi,

Et tiens indifférent que votre haine lasse
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter, qui paraît, va juger entre nous
De mes emportements et de votre courroux.

(Après quelques éclairs et roulements de tonnerre, Jupiter paraît en l'air sur son aigle).

SCÈNE VI

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ

L'AMOUR

Vous à qui seul tout est possible,
Père des dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
Qui sans moi n'aurait point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces et soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
Et que, si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la nature au tombeau;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques brè-
Avec ces pointes d'or qui me font obéir, [ches,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,

Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates et des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER

Ma fille, sois-lui moins sévère.
Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains,
La Parque au moindre mot va suivre ta colère;
Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
A la haine, au désordre, à la confusion,
Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de douceurs et de joie,
Faire un dieu d'amertume et de division?
Considère ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer.
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux dieux de pardonner.

VÉNUS

Je pardonne à ce fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis
Souille mon alliance et le lit de mon fils?

JUPITER

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psyché, reprenez la lumière
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix,
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposait à vos souhaits.

PSYCHÉ

C'est donc vous, ô grande déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VÉNUS

Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSYCHÉ, *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme!

L'AMOUR, *à Psyché.*

Je vous possède enfin, délices de mon âme!

JUPITER

Venez, amants, venez aux cieux,
Achever un si grand et si digne hyménée;
Viens-y, belle Psyché, changer de destinée,
Viens prendre place au rang des dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les divinités, qui avaient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord, et toutes

ensemble, par des concerts, des chants et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon paraît le premier, et, comme dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se réjouir.

RÉCIT D'APOLLON

Unissons-nous, troupe immortelle;
Le dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant :
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

Toutes les divinités chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.

Célébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle;
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour!
Chantons, répétons tour à tour
Qu'il n'est point d'âme si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'amour.

APOLLON, *continue*.

Le dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Ce serait grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour,

C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Deux Muses, qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé de s'en défendre avec soin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES

Gardez vous, beautés sévères,
Les amours font trop d'affaires,
Craignez toujours de vous laisser charmer :
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes,
A tout moment on se sent alarmer;
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RÉCIT DE BACCHUS

Si quelquefois,
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie

Commence et finit en un jour;
Mais, quand un cœur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RÉCIT DE MOME

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les cieux;
Je soumets à ma satire
Les plus grands des dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne;
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET

Composée de deux Ménades et de deux Égipans qui suivent Bacchus.

ENTRÉE DE BALLET

Composée de quatre polichinelles et de deux matassins qui suivent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie et leur badinage aux divertissements de cette grande fête.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin et Mome une chanson enjouée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

RÉCIT DE BACCHUS

Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant! qu'il a d'attraits!

Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille;
Mais surtout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

RÉCIT DE MOME

Folâtrons, divertissons-nous;
Raillons, nous ne saurions mieux faire :
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode :
On court péril d'être incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir en prenant part aux divertissements.

RÉCIT DE MARS

Laissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusements;
Parmi les jeux les plus charmants
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET

Suivants de Mars, qui font, en dansant avec des enseignes, une manière d'exercice.

ENTRÉE DE BALLET

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

Un chœur de toutes les voix et de tous les instruments, qui sont au nombre de quarante, se joint à la danse générale, et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.

DERNIER CHŒUR

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégresse,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où *Psyché* a été représentée devant Leurs Majestés, il y avait des timbales, des trompettes et des tambours, mêlés dans ces derniers concerts, et ce dernier couplet se chantait ainsi :

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.

Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes.
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

DIJON — DARANTIERE

LES
FOURBERIES DE SCAPIN

MOLIÈRE

1622-1673

LES FOURBERIES DE SCAPIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES
EN PROSE

1671

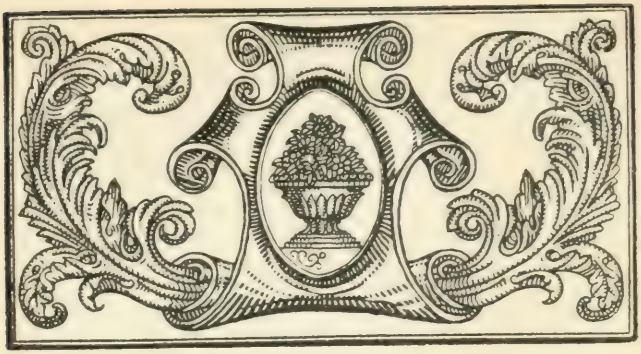
PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

M. CM. XXIII



NOTICE

Depuis l'Avare, *représenté en 1668, et suivi de quatre pièces destinées à la Cour, Molière n'avait rien composé pour la Ville* Les Fourberies de Scapin *furent donc écrites pour le public qui suivait les efforts et l'œuvre de Molière. Si* l'Avare *et* Amphytrion *avaient été imités de Plaute,* Scapin *l'est de Térence.*

On sait que Boileau désapprouva Molière de tirer certaines pièces des anciens, trouvant qu'à les déformer au goût français du XVIIe siècle, on les faisait « grimacer ».

> *Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe*
> *Je ne reconnais pas l'auteur du* Misanthrope...

Boileau engagea, en somme, une querelle qui n'est pas près de se terminer. Les uns approuvent Boileau d'avoir soutenu que le génie de Molière se devait de traiter des sujets « sérieux », philosophiques, en digne créateur qu'il fut de la comédie de caractère. D'autres, au contraire, n'hésitent pas à préférer le Molière fantaisiste, qui « prend son bien où il le trouve », qui corse des situations charmantes ou bouffonnes, en laissant aller et

bondir son imagination. On a voulu voir, dans cette discussion, une querelle entre l'esprit classique et l'esprit romantique. Il est certain qu'il y a dans Molière deux auteurs : l'un qui fait de la haute comédie, plus : qui invente en France la haute comédie; l'autre qui fait de la farce traditionnelle, fille des tréteaux de la Foire ou du Pont-Neuf et qui déchaîne le rire des bourgeois et du bon peuple.

On aime, en général, qu'un auteur soit spécialisé dans un genre, et maints critiques l'ont bien fait voir en ce qui concerne Molière. En dehors de toutes préférences et de tous goûts littéraires, il semble possible, sinon de mettre d'accord les partisans du « genre Misanthrope *» avec ceux du « genre* Fourberies *», du moins d'expliquer les raisons qui poussaient Molière vers des genres si variés, voire opposés. Et c'est ici que la théorie de Taine, sur le temps et le milieu, trouve à s'illustrer singulièrement. Boileau, homme d'un goût exquis, raffiné, et qui fut un juge d'une extraordinaire sûreté de jugement (la postérité a ratifié ses dires, sauf en ce qui concerne les farces de Molière), Boileau ne voulait et ne pouvait admirer que les « genres » supérieurs.*

Mais la société de son temps ne voyait pas si haut : de très grands seigneurs et de très grandes dames ne répugnaient pas à se délasser aux farces des histrions de la Foire, aux côtés des bourgeois et du menu peuple. Toute une société, fort élégante et du meilleur ton, « mourait de rire » aux plaisanteries les plus grasses, autant et même plus que nos gens du monde d'aujourd'hui dans tel cabaret montmartrois ou dans tel petit théâtre où se jouent des vaudevilles. Cela est si vrai que Molière ne se gêna guère quand il composa certaines comédies pour les divertissements de la Cour. Devant le Roi qu'on a dit le plus compassé des rois, le plus incarné dans sa majesté, les apothicaires poursuivaient M. de Pourceaugnac qui garan-

tissait son derrière avec son chapeau!... Et Molière appelait chaque chose par son nom! Et le Roi et la Cour de rire à ventres déboutonnés... La haute comédie était alors un genre bien neuf, et il était naturel qu'un auteur cherchât à maintenir sa réputation à l'aide d'un genre qui connaissait le succès depuis des siècles. Voilà qui explique comment l'auteur du Misanthrope *adopta, quand cela lui plut, le « sac ridicule » de* Scapin.

On a vu dans la notice de Psyché, *que Molière devait donner ce spectacle au théâtre du Palais-Royal, en juillet 1671. Craigna-t-il un succès de simple politesse, un succès un peu froid (d'estime en un mot), car* Psyché *appartenait à un genre spécial, fort raffiné? Et voulut-il dérider auparavant son public, pour bien montrer qu'il était toujours le Molière en qui on pouvait avoir confiance, si l'on voulait bien rire? C'est fort probable, et* le Registre *de la Grange, porte la date du dimanche 24 mai 1671 pour la première représentation. Le succès fut unanime. On ne s'entretint que de* Scapin, *au dire de Robinet, dans sa lettre du 30 à Monsieur.*

On sait que le sujet de Scapin *est emprunté au* Phormion *de Térence, et Molière écrivain du* Scapin *n'est pas inférieur au grand Latin. Mais la comédie tabarinique se mêle à l'intrigue charmante et bien menée de Térence. Au fond, c'est l'épisode du sac qui a fait exagérer Boileau dans ses reproches. C'est l'épisode du sac qui a marqué* Scapin *du titre de farce. Dans des farces très grossières, selon la tradition du genre, Tabarin avait usé et abusé de ce malheureux sac, tant et si bien que la plaisanterie n'était guère neuve au temps de Molière. Sans compter que la Comédie italienne en faisait un constant usage, et les* Facétieuses Nuits *de Straparole ne font pas exception. Et nous ne parlons pas des innombrables improvisations ou esquisses comiques qui usaient de ce procédé commode pour cacher un amant. La race*

était alors, en somme, l'équivalent de l'armoire où l'on cache les amants dans les vaudevilles modernes.

Quant à la fameuse scène de la galère, elle se trouvait à l'état d'esquisse dans une improvisation écrite de Flaminio Scala, intitulée Il Capitano. *Ce Flaminio Scala fit imprimer en 1611 son théâtre, qui n'était pas dialogué, mais rédigé sous forme de canevas. Cyrano de Bergerac, dans son* Pédant joué, *a copié ce canevas, et introduit la phrase : « Qu'allait-il faire dans cette galère? » Il est possible que Molière ait vu jouer par des comédiens italiens* Il Capitano, *mais plus probable qu'il a pris la phrase dans le* Pédant joué. *Il ne faut pas oublier que Cyrano avait été le condisciple de Molière. Grimarest rapporte que la fameuse phrase : « Je prends mon bien où je le trouve! » aurait été dite par Molière à propos de quelqu'un qui lui faisait reproche d'avoir pillé Cyrano de Bergerac. Nous sommes aujourd'hui beaucoup plus pointilleux sur la propriété littéraire! Au XVIIe siècle, on cherchait à faire une pièce, et l'on ne voyait pas plus loin.*

Le succès, nous l'avons dit, fut considérable dès la première représentation. Il s'est maintenu au cours des siècles.

Un détail intéressant est donné par le Mercure *de 1736, qui nous apprend que les acteurs Dangeville et Dubreuil, qui assumaient les rôles de Géronte et d'Argante, lors de la reprise qui fut donnée cette année-là, jouèrent sous le masque. « C'est la seule pièce, dit le* Mercure, *où l'usage du masque se soit conservé. » On peut tirer de là cette conjecture, qu'aux représentations de 1671, Géronte et Argante portaient le masque.*

A. R.

PERSONNAGES

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.
GÉRONTE, père de Léandre et de Hyacinte.
OCTAVE, fils d'Argante et amant de Hyacinte.
LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, crue Egyptienne et reconnue fille d'Argante et amante de Léandre.
HYACINTE, fille de Géronte et amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe.
SYLVESTRE, valet d'Octave.
NERINE, nourrice de Hyacinte.
CARLE, fourbe.
DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIERE

OCTAVE, SYLVESTRE

OCTAVE. Ah! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient?

SYLVESTRE. Oui.

OCTAVE. Qu'il arrive ce matin même?

SYLVESTRE. Ce matin même.

OCTAVE. Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SYLVESTRE. Oui.

OCTAVE. Avec une fille du seigneur Géronte?

SYLVESTRE. Du seigneur Géronte.

OCTAVE. Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela?

SYLVESTRE. Oui.

OCTAVE. Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SYLVESTRE. De votre oncle.
OCTAVE. A qui mon père les a mandées par une lettre ?
SYLVESTRE. Par une lettre.
OCTAVE. Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires ?
SYLVESTRE. Toutes nos affaires.
OCTAVE. Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche.
SYLVESTRE. Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.
OCTAVE. Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.
SYLVESTRE. Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.
OCTAVE. Je suis assassiné par ce maudit retour.
SYLVESTRE. Je ne le suis pas moins.
OCTAVE. Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.
SYLVESTRE. Les réprimandes ne sont rien, et plût au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.
OCTAVE. O Ciel ! par où sortir de l'embarras où je me trouve ?
SYLVESTRE. C'est à quoi vous devriez songer avant que de vous y jeter.
OCTAVE. Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.
SYLVESTRE. Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE. Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? A quel remède recourir ?

SCÈNE II

SCAPIN, OCTAVE, SYLVESTRE

SCAPIN. Qu'est-ce, Seigneur Octave ? qu'avez-vous ? qu'y a-t-il ? quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.
OCTAVE. Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.
SCAPIN. Comment ?
OCTAVE. N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?
SCAPIN. Non.
OCTAVE. Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.
SCAPIN. Et bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?
OCTAVE. Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.
SCAPIN. Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.
OCTAVE. Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.
SCAPIN. A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour

toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire sans vanité qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE. Comment! Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN. Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE. La justice!

SCAPIN. Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE. Toi et la justice?

SCAPIN. Oui. Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle que je résolus de ne plus rien faire. Baste! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE. Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN. Je sais cela.

OCTAVE. Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAPIN. Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE. Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN. Je sais cela encore.

OCTAVE. Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour et me mena

voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il voulait que je la trouvasse. Il ne m'entretenait que d'elle chaque jour, m'exagérait à tous moments sa beauté et sa grâce, me louait son esprit et me parlait avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportait jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçait toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querellait quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venait dire, et me blâmait sans cesse de l'indifférence où j'étais pour les feux de l'amour.

SCAPIN. Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE. Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes dans une petite maison d'une rue écartée quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit en soupirant que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN. Où est-ce que cela nous mène ?

OCTAVE. La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'était. Nous entrons dans une salle où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisait des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN. Ah ! ah !

OCTAVE. Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était, car elle n'avait pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étaient de simple futaine, et sa coiffure était une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissait

tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agréments et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN. Je sens venir les choses.

OCTAVE. Si tu l'avais vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurais trouvée admirable.

SCAPIN. Oh ! je n'en doute point ; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle était tout à fait charmante.

OCTAVE. Ses larmes n'étaient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage : elle avait à pleurer une grâce touchante, et sa douleur était la plus belle du monde.

SCAPIN. Je vois tout cela.

OCTAVE. Elle faisait fondre chacun en larmes en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelait sa chère mère, et il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN. En effet, cela est touchant, et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE. Ah ! Scapin, un barbare l'aurait aimée.

SCAPIN. Assurément. Le moyen de s'en empêcher ?

OCTAVE. Après quelques paroles dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là, et, demandant à Léandre ce qui lui semblait de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvait assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parlait, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avaient fait sur mon âme.

SYLVESTRE. Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment. Il ne saurait plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable

affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère : voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser on ne peut souffrir ses poursuites : voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN. J'entends.

SYLVESTRE. Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendait que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE. Et, par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN. Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! C'est bien là de quoi se tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurais trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires? Fi! Peste soit du butor! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper : je les aurais joués tous deux par-dessous la jambe; et je n'étais pas plus grand que cela que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis.

SYLVESTRE. J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné

tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE. Voici mon aimable Hyacinte.

SCÈNE III

HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE

HYACINTE. Ah! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire à Nérine, que votre père est de retour et qu'il veut vous marier?

OCTAVE. Oui, belle Hyacinte, et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HYACINTE. Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez, mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE. Eh! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE. J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE. Ah! ma chère Hyacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes, et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE. Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne

soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne, et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE. Non, belle Hyacinte, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine, et, sans être cruel, je souhaiterais que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinte, car vos larmes tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HYACINTE. Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE. Le Ciel nous sera favorable.

HYACINTE. Il ne saurait m'être contraire si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE. Je le serai assurément.

HYACINTE. Je serai donc heureuse.

SCAPIN. Elle n'est pas tant sotte, ma foi, et je la trouve assez passable.

OCTAVE. Voici un homme qui pourrait bien, s'il le voulait, nous être dans tous nos besoins d'un secours merveilleux.

SCAPIN. J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE. Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN, *à Hyacinte*. Et vous, ne me dites-vous rien?

HYACINTE. Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.
SCAPIN. Il faut se laisser vaincre et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.
OCTAVE. Crois que...
SCAPIN. Chut! *(A Hyacinte.)* Allez-vous en, vous, et soyez en repos. *(A Octave.)* Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.
OCTAVE. Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.
SCAPIN. Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur votre faiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.
OCTAVE. Je ferai du mieux que je pourrai.
SCAPIN. Çà, essayons un peu pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les regards assurés.
OCTAVE. Comme cela?
SCAPIN. Encore un peu davantage.
OCTAVE. Ainsi?
SCAPIN. Bon! Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'était à lui-même. « Comment! pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paraître devant mes yeux après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'a joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud, est-ce là le fruit de mes soins? le respect qui m'est dû? le respect que tu me conserves? Allons donc!

Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin ? Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons. » Oh ! que diable ! vous demeurez interdit ?

OCTAVE. C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN. Eh oui ! C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE. Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAPIN. Assurément ?

OCTAVE. Assurément.

SYLVESTRE. Voilà votre père qui vient.

OCTAVE. O Ciel ! je suis perdu !

SCAPIN. Holà ! Octave, demeurez. Octave ! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SYLVESTRE. Que lui dirais-je ?

SCAPIN. Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE IV

ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE

ARGANTE, *se croyant seul*. A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN. Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête que tout seul il en parle haut.

ARGANTE, *se croyant seul*. Voilà une témérité bien grande !

SCAPIN. Écoutons-le un peu.
ARGANTE, *se croyant seul.* Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.
SCAPIN. Nous y avons songé.
ARGANTE, *se croyant seul.* Tâcheront-ils de me nier la chose ?
SCAPIN. Non, nous n'y pensons pas.
ARGANTE, *se croyant seul.* Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?
SCAPIN. Celui-là se pourra faire.
ARGANTE, *se croyant seul.* Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?
SCAPIN. Peut-être.
ARGANTE, *se croyant seul.* Tous leurs discours seront inutiles.
SCAPIN. Nous allons voir.
ARGANTE, *se croyant seul.* Ils ne m'en donneront point à garder.
SCAPIN. Ne jurons de rien.
ARGANTE, *se croyant seul.* Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.
SCAPIN. Nous y pourvoirons.
ARGANTE, *se croyant seul.* Et, pour le coquin de Sylvestre, je le rouerai de coups.
SYLVESTRE. J'étais bien étonné s'il m'oubliait.
ARGANTE, *apercevant Sylvestre.* Ah ! ah ! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.
SCAPIN. Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.
ARGANTE. Bonjour, Scapin. *(A Sylvestre.)* Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.
SCAPIN. Vous vous portez bien, à ce que je vois ?

ARGANTE. Assez bien. *(A Sylvestre.)* Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot!
SCAPIN. Votre voyage a-t-il été bon?
ARGANTE. Mon Dieu, fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.
SCAPIN. Vous voulez quereller?
ARGANTE. Oui, je veux quereller.
SCAPIN. Et qui, Monsieur?
ARGANTE. Ce maraud-là.
SCAPIN. Pourquoi?
ARGANTE. Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence?
SCAPIN. J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.
ARGANTE. Comment, quelque petite chose! Une action de cette nature?
SCAPIN. Vous avez quelque raison...
ARGANTE. Une hardiesse pareille à celle-là?
SCAPIN. Cela est vrai.
ARGANTE. Un fils qui se marie sans le consentement de son père?
SCAPIN. Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne fissiez point de bruit.
ARGANTE. Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon soûl. Quoi! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère?
SCAPIN. Si fait; j'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardait à un père dont il devait baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce serait vous-même. Mais quoi! je me

suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.

ARGANTE. Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN. Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE. Ah! ah! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire comme excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN. Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE. Et pourquoi s'y engageait-il?

SCAPIN. Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudrait pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas dans votre temps fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE. Cela est vrai, j'en demeure d'accord; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN. Que vouliez vous qu'il fît? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante. Il lui rend des visites, lui conte

des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent à l'épouser.

SYLVESTRE, *à part*. L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN. Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

ARGANTE. On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN. Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE. C'est par la force qu'il a été marié?

SYLVESTRE. Oui, Monsieur.

SCAPIN. Voudrais-je vous mentir?

ARGANTE. Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN. C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE. Cela m'aurait donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN. Rompre ce mariage!

ARGANTE. Oui.

SCAPIN. Vous ne le romprez point.

ARGANTE. Je ne le romprai point?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Quoi! je n'aurai pas pour moi les droits de père et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN. C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE. Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Mon fils?

SCAPIN. Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller

avouer cela. Ce serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.
ARGANTE. Je me moque de cela.
SCAPIN. Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.
ARGANTE Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.
SCAPIN. Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.
ARGANTE. Je l'y forcerai bien.
SCAPIN. Il ne le fera pas, vous dis-je.
ARGANTE. Il le fera, ou je le déshériterai.
SCAPIN. Vous?
ARGANTE. Moi.
SCAPIN. Bon!
ARGANTE. Comment, bon!
SCAPIN. Vous ne le déshériterez point.
ARGANTE. Je ne le déshériterai point?
SCAPIN. Non.
ARGANTE. Non?
SCAPIN. Non.
ARGANTE. Ouais! voici qui est plaisant. Je ne déshériterai point mon fils?
SCAPIN. Non, vous dis-je.
ARGANTE. Qui m'en empêchera?
SCAPIN. Vous-même.
ARGANTE. Moi?
SCAPIN. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.
ARGANTE. Je l'aurai.
SCAPIN. Vous vous moquez.
ARGANTE. Je ne me moque point.
SCAPIN. La tendresse paternelle fera son office.
ARGANTE. Elle ne fera rien.
SCAPIN. Oui, oui.
ARGANTE. Je vous dis que cela sera.

SCAPIN. Bagatelles!
ARGANTE. Il ne faut point dire : Bagatelles.
SCAPIN. Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.
ARGANTE. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. Va-t'en pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte pour lui conter ma disgrâce.
SCAPIN. Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.
ARGANTE. Je vous remercie. Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique! Et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

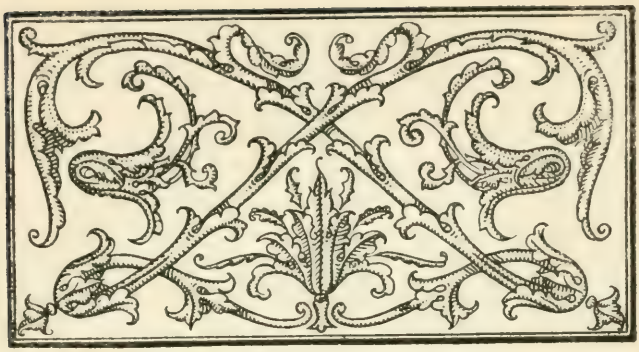
SCÈNE V

SCAPIN, SYLVESTRE

SYLVESTRE. J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.
SCAPIN. Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE. Je te conjure au moins de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAPIN. Va, va, nous partagerons les périls en frères; et, trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, ARGANTE

GÉRONTE. Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avait vu mon homme qui était près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions, et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE. Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE. Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE. Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE. A propos de ce que les mauvais déporte-

ments des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE. Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?

GÉRONTE. Ce que je veux dire par là?

ARGANTE. Oui.

GÉRONTE. Que, si vous aviez en brave père bien morigéné votre fils, il ne vous aurait pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE. Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

GÉRONTE. Sans doute, et je serais bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE. Et si ce fils que vous avez en brave père si bien morigéné avait fait pis encore que le mien, eh?

GÉRONTE. Comment?

ARGANTE. Comment?

GÉRONTE. Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE. Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres, et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE. Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE. On vous l'expliquera.

GÉRONTE. Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE. Cela se peut faire.

GÉRONTE. Et quoi encore?

ARGANTE. Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez, de lui ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCÈNE II

LÉANDRE, GÉRONTE

GÉRONTE. Que pourrait-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis, et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah! vous voilà.
LÉANDRE, *en courant à lui pour l'embrasser*. Ah! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour!
GÉRONTE, *refusant de l'embrasser*. Doucement. Parlons un peu d'affaire.
LÉANDRE. Souffrez que je vous embrasse, et que...
GÉRONTE, *le repoussant encore*. Doucement, vous dis-je
LÉANDRE. Quoi! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements?
GÉRONTE. Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.
LÉANDRE. Et quoi?
GÉRONTE. Tenez-vous, que je vous voie en face.
LÉANDRE. Comment?
GÉRONTE. Regardez-moi entre deux yeux.
LÉANDRE. Hé bien?
GÉRONTE. Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici?
LÉANDRE. Ce qui s'est passé?
GÉRONTE. Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence?
LÉANDRE. Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?
GÉRONTE. Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉANDRE. Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.
GÉRONTE. Aucune chose?
LÉANDRE. Non.
GÉRONTE. Vous êtes bien resolu.
LÉANDRE. C'est que je suis sûr de mon innocence.
GÉRONTE. Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.
LÉANDRE. Scapin!
GÉRONTE. Ah! ah! ce mot vous fait rougir.
LÉANDRE. Il vous a dit quelque chose de moi?
GÉRONTE. Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE III

OCTAVE, SCAPIN, LÉANDRE

LÉANDRE, *seul.* Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie est le premier à les aller découvrir à mon père! Ah! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.
OCTAVE. Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!
LÉANDRE. Ah! ah! vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN. Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.
LÉANDRE, *mettant l'épée à la main.* Vous faites le méchant plaisant? Ah! je vous apprendrai...
SCAPIN, *se mettant à genoux.* Monsieur!
OCTAVE, *se mettant entre eux pour empêcher Léandre de le frapper.* Ah! Léandre!
LÉANDRE. Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.
SCAPIN. Eh! Monsieur!
OCTAVE, *le retenant.* De grâce!
LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.* Laissez-moi contenter mon ressentiment.
OCTAVE. Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point!
SCAPIN. Monsieur, que vous ai-je fait?
LÉANDRE, *voulant le frapper.* Ce que tu m'as fait, traître?
OCTAVE, *le retenant.* Eh! doucement!
LÉANDRE. Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.
SCAPIN. Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?
LÉANDRE. Parle donc.
SCAPIN. Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?
LÉANDRE. Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.
SCAPIN. Je vous assure que je l'ignore.
LÉANDRE, *s'avançant pour le frapper.* Tu l'ignores!
OCTAVE, *le retenant.* Léandre!
SCAPIN. Eh bien, Monsieur, puisque vous le voulez,

je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour pour faire croire que le vin s'était échappé.

LEANDRE. C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour?

SCAPIN. Oui, Monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE. Je suis bien aise d'apprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. Ce n'est pas cela, Monsieur?

LEANDRE. C'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, *voulant le frapper*. Tu ne veux pas parler?

SCAPIN. Eh!

OCTAVE, *le retenant*. Tout doux!

SCAPIN. Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez, je revins au logis mes habits tout couverts de boue et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu et m'avaient dérobé la montre. C'était moi, Monsieur, qui l'avais retenue.

LEANDRE. C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN. Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE. Ah! ah! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN. Ce n'est pas cela?

LÉANDRE. Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.
SCAPIN. Peste !
LÉANDRE. Parle vite, j'ai hâte.
SCAPIN. Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.
LÉANDRE, *voulant frapper Scapin*. Voilà tout ?
OCTAVE, *se mettant au-devant*. Eh !
SCAPIN. Eh bien oui, Monsieur, vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.
LÉANDRE. He bien !
SCAPIN. C'était moi, Monsieur, qui faisais le loup-garou.
LÉANDRE. C'était toi, traître, qui faisais le loup-garou ?
SCAPIN. Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.
LÉANDRE. Je saurai me souvenir en temps et lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.
SCAPIN. A votre père ?
LÉANDRE. Oui, fripon, à mon père.
SCAPIN. Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.
LÉANDRE. Tu ne l'as pas vu ?
SCAPIN. Non, Monsieur.
LÉANDRE. Assurément ?
SCAPIN. Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.
LÉANDRE. C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN. Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCÈNE IV

CARLE, SCAPIN, LÉANDRE, OCTAVE

CARLE. Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.
LÉANDRE. Comment ?
CARLE. Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette, et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.
LÉANDRE. Dans deux heures ?
CARLE. Dans deux heures.
LÉANDRE. Ah ! mon pauvre Scapin ! j'implore ton secours.
SCAPIN, *passant devant lui avec un air fier*. Ah ! mon pauvre Scapin ! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moi.
LÉANDRE. Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore si tu me l'as fait.
SCAPIN. Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serais ravi que vous me tuiez.
LÉANDRE. Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie en servant mon amour.
SCAPIN. Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE. Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute chose.
SCAPIN. Non, tuez-moi, vous dis-je.
LÉANDRE. Ah ! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.
OCTAVE. Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.
SCAPIN. Le moyen, après une avanie de la sorte ?
LÉANDRE. Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prêter ton adresse.
OCTAVE. Je joins mes prières aux siennes.
SCAPIN. J'ai cette insulte-là sur le cœur.
OCTAVE. Il faut quitter ton ressentiment.
LÉANDRE. Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?
SCAPIN. Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là !
LÉANDRE. J'ai tort, je le confesse.
SCAPIN. Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme !
LÉANDRE. J'en ai tous les regrets du monde.
SCAPIN. Me vouloir passer son épée au travers du corps !
LÉANDRE. Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; et s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.
OCTAVE. Ah ! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.
SCAPIN. Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.
LÉANDRE. Me promets-tu de travailler pour moi?
SCAPIN. On y songera.
LÉANDRE. Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN. Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut ?
LEANDRE. Cinq cents écus.
SCAPIN. Et à vous ?
OCTAVE. Deux cents pistoles.
SCAPIN. Je veux tirer cet argent de vos pères. *(A Octave.)* Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. *(A Léandre.)* Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore : car vous savez que, pour l'esprit, il il n'en a pas, grâces à Dieu, grande provision, et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance ; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.
LEANDRE. Tout beau, Scapin !
SCAPIN. Bon, bon, on fait bien scrupule de cela ! vous moquez-vous ? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous en tous deux. *(A Octave.)* Et vous, avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE V

ARGANTE, SCAPIN

SCAPIN, *à part*. Le voilà qui rumine.
ARGANTE, *se croyant seul*. Avoir si peu de conduite

et de considération ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! ah ! jeunesse impertinente !

SCAPIN. Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE. Bonjour, Scapin.

SCAPIN. Vous rêvez à l'affaire de votre fils ?

ARGANTE. Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN. Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE. Quoi ?

SCAPIN. Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée, et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières ; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

ARGANTE. Voilà qui est bien, mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne peux souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN. Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelque autre voie d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE. Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

SCAPIN. Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude : car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve, et de tout temps je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE. Je te suis obligé.

SCAPIN. J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir qu'elle facilité offrait la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneraient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin je l'ai tant tourné de tous les côtés qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme, et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE. Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN. Oh ! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE. Et quoi ?

SCAPIN. Des choses extravagantes.

ARGANTE. Mais encore.

SCAPIN. Il ne parlait pas moins de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN. C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe pour vous

demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles. »

ARGANTE. Eh bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN. « Il faudra le harnais et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore. »

ARGANTE. Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts.

SCAPIN. Justement.

ARGANTE. C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN. « Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles. »

ARGANTE. Comment, diantre ! Qu'il se promène ; il n'aura rien du tout.

SCAPIN. Monsieur !

ARGANTE. Non : c'est un impertinent.

SCAPIN. Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARGANTE. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN. Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE. Eh bien, soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN. « Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter... »

ARGANTE. Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop, et nous irons devant les juges.
SCAPIN. De grâce, Monsieur...
ARGANTE. Non, je n'en ferai rien.
SCAPIN. Monsieur, un petit mulet.
ARGANTE. Je ne lui donnerais pas seulement un âne.
SCAPIN. Considérez...
ARGANTE. Non, j'aime mieux plaider.
SCAPIN. Eh ! Monsieur de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer : sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, on dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous ou par des gens dévots ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider, et la

seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE. A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN. Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE. Deux cents pistoles ?

SCAPIN. Oui.

ARGANTE, *se promenant en colère le long du théâtre.* Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN. Faites réflexion...

ARGANTE. Je plaiderai.

SCAPIN, Ne vous allez point jeter...

ARGANTE. Je veux plaider.

SCAPIN. Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle. Il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE. Comment ! deux cents pistoles !

SCAPIN. Oui, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à

votre homme vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARGANTE. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étais que de vous, je fuierais les procès.

ARGANTE. Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN. Voici l'homme dont il s'agit.

SCÈNE VI

SYLVESTRE, ARGANTE, SCAPIN

SYLVESTRE. Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAPIN. Pourquoi, Monsieur?

SYLVESTRE. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN. Je ne sais s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE. Par la mort! par la tête! par le ventre!

si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant couvert de Scapin.)

SCAPIN. Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE. Lui? lui? Par la sang! par la tête! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. *(Apercevant Argante.)* Qui est cet homme-là?

SCAPIN. Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SYLVESTRE. N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN. Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

SYLVESTRE. Son ennemi capital?

SCAPIN. Oui.

SYLVESTRE. Ah! parbleu! j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh?

SCAPIN. Oui, oui, je vous en réponds.

SYLVESTRE, *lui prend rudement la main.* Touchez là. Touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN. Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE. Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN. Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parents, des amis et des domestiques dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SYLVESTRE. C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande. *(Il met l'épée à la main, et*

pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.) Ah! tête! ah! ventre! que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! Comment! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue! Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah! coquins! ah! canaille! vous en voulez par là, je vous en ferai tâter votre soûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment! vous reculez? Pied ferme, morbleu! pied ferme!

SCAPIN. Eh! eh! eh! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE. Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

(Il s'éloigne.)

SCAPIN. Hé bien! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh! sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.* Scapin!

SCAPIN. Plaît-il?

ARGANTE. Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN. J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE. Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes; et, de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître il n'allât s'aviser de vous en demander davantage.

ARGANTE. Oui; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN. Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE. Non pas, mais...
SCAPIN. Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe ou je suis honnête homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher dès cette heure qui accommodera vos affaires.
ARGANTE. Tiens donc.
SCAPIN. Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.
ARGANTE. Mon Dieu, tiens.
SCAPIN. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?
ARGANTE. Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.
SCAPIN. Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.
ARGANTE. Je vais t'attendre chez moi.
SCAPIN. Je ne manquerai pas d'y aller. *(Seul.)* Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dan smes filets.

SCÈNE VII

GÉRONTE, SCAPIN

SCAPIN, *feignant de ne pas voir Géronte.* O Ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! Pauvre Géronte, que feras-tu?
GÉRONTE. Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?
SCAPIN, *même jeu.* N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte?
GÉRONTE. Qu'y a-t-il, Scapin?
SCAPIN, *même jeu.* Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?
GÉRONTE. Qu'est-ce que c'est donc?
SCAPIN, *même jeu.* En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.
GÉRONTE. Me voici.
SCAPIN, *même jeu.* Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.
GÉRONTE. Holà! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?
SCAPIN. Ah! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.
GÉRONTE. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?
SCAPIN. Monsieur...
GÉRONTE. Quoi?
SCAPIN. Monsieur votre fils...
GÉRONTE. Hé bien! mon fils...
SCAPIN. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.
GÉRONTE. Et quelle?
SCAPIN. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne

sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos, et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer et nous a présenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN. Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE. Comment, diantre, cinq cents écus!

SCAPIN. Oui, Monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

SCAPIN. C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN. Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE. Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN. La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.
GÉRONTE. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.
SCAPIN. Quoi, Monsieur?
GÉRONTE. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.
SCAPIN. Eh! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?
GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère?
SCAPIN. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.
GÉRONTE. Tu dis qu'il demande...
SCAPIN. Cinq cents écus.
GÉRONTE. Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?
SCAPIN. Vraiment oui, de la conscience à un Turc!
GÉRONTE. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?
SCAPIN. Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.
GERONTE. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?
SCAPIN. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.
GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire à cette galère?
SCAPIN. Il est vrai; mais quoi! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.
GÉRONTE. Tiens, voilà la clef de mon armoire.
SCAPIN. Bon.

GÉRONTE. Tu l'ouvriras.
SCAPIN. Fort bien.
GÉRONTE. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.
SCAPIN. Oui.
GÉRONTE. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.
SCAPIN, *en lui rendant la clef*. Eh! Monsieur, rêvez-vous? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.
GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire à cette galère?
SCAPIN. Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.
GÉRONTE. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.
SCAPIN. Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.
GÉRONTE. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?
SCAPIN. Non, cinq cents écus.
GÉRONTE. Cinq cents écus?
SCAPIN. Oui.
GÉRONTE. Que diable allait-il faire à cette galère?
SCAPIN. Vous avez raison. Mais hâtez-vous.
GÉRONTE. N'y avait-il point d'autre promenade?

SCAPIN. Cela est vrai. Mais faites promptement.
GÉRONTE. Ah! maudite galère!
SCAPIN, *à part*. Cette galère lui tient au cœur.
GÉRONTE. Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. *(Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller, et, dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse.)* Tiens. Va-t'en racheter mon fils.
SCAPIN. Oui, Monsieur.
GÉRONTE. Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.
SCAPIN. Oui.
GÉRONTE. Un infâme.
SCAPIN. Oui.
GÉRONTE. Un homme sans foi, un voleur.
SCAPIN. Laissez-moi faire.
GÉRONTE. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.
SCAPIN. Oui.
GÉRONTE. Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.
SCAPIN. Fort bien.
GÉRONTE. Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.
SCAPIN. Oui.
GÉRONTE, *remet la bourse dans sa poche et s'en va*. Va, va vite requérir mon fils.
SCAPIN, *allant après lui*. Holà! Monsieur.
GÉRONTE. Quoi?
SCAPIN. Où est donc cet argent?
GÉRONTE. Ne te l'ai-je pas donné?
SCAPIN. Non vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.
SCAPIN. Je le vois bien.
GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc à tous les diables !
SCAPIN, *seul*. Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paie en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCÈNE VIII

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN

OCTAVE. Hé bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?
LÉANDRE. As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?
SCAPIN, *à Octave*. Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.
OCTAVE. Ah ! que tu me donnes de joie !
SCAPIN, *à Léandre*. Pour vous, je n'ai pu faire rien.
LÉANDRE, *veut s'en aller*. Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.
SCAPIN. Holà ! holà ! tout doucement. Comme diantre vous allez vite !
LÉANDRE, *se retourne*. Que veux-tu que je devienne ?
SCAPIN. Allez, j'ai votre affaire ici.
LÉANDRE, *revient*. Ah ! tu me redonnes la vie.
SCAPIN. Mais à condition que vous me permettrez,

à moi, une petite vengeance contre votre père pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE. Tout ce que tu voudras.

SCAPIN. Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE. Oui.

SCAPIN. Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE. Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE

SYLVESTRE. Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble, et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE. Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte, et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE. J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN. Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE. Pour l'amour, c'est une autre chose : on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN. Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; et ce qu'il vient de faire pour vous doit

vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE. Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte, et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres; et ton maître s'abusera s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; et, pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN. C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurais pas été homme à me mêler de cette affaire s'il avait une autre pensée.

ZERBINETTE C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAPIN. Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTE. La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE. Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connaître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, et l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTE. Mais aussi avez-vous cet avantage que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

ZERBINETTE. Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE. Hélas! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN. Vous vous moquez. La tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut et du bas dans la vie, et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE. Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paie assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN. Voilà Sylvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SYLVESTRE. Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN. Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE. Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

SCAPIN. Oui; mais c'est moi que j'en croirai.

SYLVESTRE. A quoi diable te vas-tu amuser?

SCAPIN. De quoi diable te mets-tu en peine?
SYLVESTRE. C'est que je vois que sans nécessité tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.
SCAPIN. Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.
SYLVESTRE. Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.
SCAPIN. Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.
ZERBINETTE. Nous aurons besoin de tes soins.
SCAPIN. Allez, je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même et de découvrir les secrets qu'il était bon qu'on ne sût pas.

SCÈNE II

GÉRONTE, SCAPIN

GÉRONTE. Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?
SCAPIN. Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.
GÉRONTE. Comment donc?
SCAPIN. A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.
GÉRONTE. Moi?

SCAPIN. Oui.
GÉRONTE. Et qui?
SCAPIN. Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage, et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droite ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.
GÉRONTE. Que ferai-je, mon pauvre Scapin?
SCAPIN. Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez. *(Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.)*
GÉRONTE, *en tremblant*. Eh?
SCAPIN, *en revenant*. Non, non, non, ce n'est rien.
GÉRONTE. Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?
SCAPIN. J'en imagine bien un; mais je courrais risque, moi, de me faire assommer.
GÉRONTE. Eh! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.
SCAPIN. Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.
GÉRONTE. Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.
SCAPIN. Attendez. Voici une affaire que je me suis

trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un.* Ah !

SCAPIN. Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois nous pourrons nous barricader et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. L'invention est bonne.

SCAPIN. La meilleure du monde. Vous allez voir. *(A part.)* Tu me paieras l'imposture.

GÉRONTE. Eh ?

SCAPIN. Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE. Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN. Cachez-vous, voici un spadassin qui nous cherche. *(En contrefaisant sa voix.)* « Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est ? » *(A Géronte, avec sa voix ordinaire.)* Ne branlez pas. *(Reprenant son ton contrefait.)* « Cadédis ! jé lé trouberai, sé cacha-t-il au centre dé la terre. » *(A Géronte, avec son ton naturel.)* Ne vous montrez pas. *(Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.)* « Oh ! l'homme au sac. — Monsieur. — Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. — Vous cherchez le seigneur Géronte ? — Oui, mordi ! jé lé cherche. — Et pour quelle affaire, Monsieur ? — Pour quelle affaire ? — Oui. — Jé beux, cadédis ! lé faire mourir sous les coups de

vaton. — Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. — Qui, cé fat de Géronte, cé maraud, cé vêlître ? — Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. — Comment ! tu mé traites à moi avec cette hautur ? — Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. — Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte ? — Oui, Monsieur, j'en suis. — Ah! cadédi ! tu es de ses amis, à la vonne hure ! *(Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.)* Tiens ! boilà cé qué jé té vaille pour lui. — Ah ! ah ! ah ! ah ! Monsieur. Ah ! ah ! Monsieur, tout beau ! Ah ! doucement, ah ! ah ! ah ! — Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias. » Ah ! Diable soit le Gascon ! Ah ! *(en se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.)*

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac.* Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN. Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE. Comment ! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN. Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

GÉRONTE. Que veux-tu dire ? j'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN. Non, vous dis je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE. Tu devais donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner...

SCAPIN, *lui remet la tête dans le sac.* Prenez garde, en voici un autre qui a la mine d'un étranger. *(Cet endroit est de même que celui du Gascon pour le change-*

ment de langage et le jeu de théâtre.) « Parti, moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, Monsir l'homme, s'il ve plaît, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ? — Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. — Dites-moi le fous frenchemente, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour li donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au travers de son poitrine. — Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. — Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. — Pardonnez-moi, Monsieur. — Li est assurément quelque histoire là-tetans. — Point du tout, Monsieur. — Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans sti sac. — Ah ! Monsieur, gardez-vous en bien. — Montre-le moi un peu fous ce que c'être là. — Tout beau, Monsieur. — Quement, tout beau ! — Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. — Et moi, je le fouloir foir, moi. — Vous ne le verrez point. — Ah ! que de badinemente ! — Ce sont hardes qui m'appartiennent. — Montre-moi fous, te dis-je. — Je n'en ferai rien. — Toi ne faire rien ? — Non. — Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. — Je me moque de cela. — Ah ! toi faire le trôle ! — Ahi ! ahi ! ahi ! Ah ! Monsieur, ah ! ah ! ah ! — Jusqu'au refoir. L'être là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente. » Ah ! Peste soit du baragouineux ! Ah !

GÉRONTE, *sortant sa tête du sac.* Ah ! je suis roué.

SCAPIN. Ah ! je suis mort.

GÉRONTE. Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN, *lui remettant sa tête dans le sac.* Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble *(Il contrefait plusieurs personnes ensemble.)* « Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » Cachez-vous bien. « Ah ! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. — Eh ! Messieurs, ne me maltraitez point. — Allons, dis-nous où il est. — Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. — Eh ! Messieurs, doucement. *(Géronte met doucement la tête hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin.)* — Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. — J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. Nous allons t'assommer. — Faites tout ce qu'il vous plaira. — Tu as envie d'être battu ? — Je ne trahirai point mon maître. — Ah ! tu en veux tâter ? Voilà... — Oh ! » *(Comme il est prêt de frapper, Géronte sort du sac et Scapin s'enfuit.)*

GÉRONTE. Ah ! infâme ! Ah ! traître ! Ah ! scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines !

SCÈNE III

ZERBINETTE, GÉRONTE

ZERBINETTE, *sans voir Géronte.* Ah ! ah ! je veux prendre un peu l'air.

GÉRONTE, *se croyant seul*. Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE, *sans voir Géronte*. Ah! ah! ah! ah! la plaisante histoire, et la bonne dupe que ce vieillard!

GÉRONTE. Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE. Quoi? que voulez-vous dire, Monsieur?

GÉRONTE. Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE. De vous?

GÉRONTE. Oui.

ZERBINETTE. Comment? qui songe à se moquer de vous?

GÉRONTE. Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE. Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose, mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE. Par un fils à son père pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE. Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE. Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE. Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces

personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent leurs affaires sont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées Il fit connaître sa passion aux gens qui me tenaient, et il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire était que mon amant se trouvait dans l'état où l'on voit très souvent des fils de famille, c'est-à-dire qu'il était un peu dénué d'argent : et il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurais-je souvenir de son nom ? Hai ! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point ?

GERONTE. Non.

ZERBINETTE. Il a à son nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. Gé... Géronte. Oui, Géronte, justement ; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville, et mon amant m'allait perdre faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avait trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin ; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉRONTE, *à part.* Ah ! coquin que tu es !

ZERBINETTE. Voici le stratagème dont il s'est servi

pour attraper sa dupe. Ah ! ah ! ah ! ah ! Je ne saurais m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah ! ah ! ah ! Il est allé trouver ce chien d'avare ! ah ! ah ! ah ! et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi ! hi ! ils avaient vu une galère turque où on les avait invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avait donné la collation, ah ! que, tandis qu'ils mangeaient, on avait mis la galère en mer, et que le Turc l'avait renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenait son fils en Alger s'il ne lui envoyait tout à l'heure cinq cents écus. Ah ! ah ! ah ! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses ; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah ! ah ! ah ! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles, et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah ! ah ! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah ! ah ! ah ! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah ! ah ! ah ! Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah ! ah ! ah ! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : « Mais que diable allait-il faire à cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc ! » Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous ?

GERONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père d'un

tour qu'il lui a fait; que l'Egyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille, et que le valet est un scélérat qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCÈNE IV

SYLVESTRE, ZERBINETTE

SYLVESTRE. Où est-ce donc que vous vous échappez ? Savez vous bien que vous venezde parler au père de votre amant ?

ZERBINETTE. Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

SYLVESTRE. Comment, son histoire?

ZERBINETTE. Oui, j'étais toute remplie du conte, et je brûlais de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE. Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE. N'aurait-il pas appris cela de quelque autre?

SCÈNE V

ARGANTE, SYLVESTRE

ARGANTE. Holà! Sylvestre.
SYLVESTRE. Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.
ARGANTE. Vous vous êtes donc accordés, coquin; vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber, et vous croyez que je l'endure?
SYLVESTRE. Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.
ARGANTE. Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE

GÉRONTE. Ah! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.
ARGANTE Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.
GÉRONTE. Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.
ARGANTE.Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.
GERONTE. Il ne s'est pas contenté de m'attrape

cinq cents écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE. Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE. Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE. Plaise au Ciel que dans tout ceci je n'aie point ma part!

GÉRONTE. Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissais aujourd'hui de l'esperance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation, et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE. Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous?

GÉRONTE. J'ai eu mes raisons pour cela, et des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCÈNE VI

NÉRINE, ARGANTE, GÉRONTE, SYLVESTRE

GÉRONTE. Ah! te voilà, nourrice?

NÉRINE, *se jetant à ses genoux*. Ah! Seigneur Pandolphe, que...

GÉRONTE. Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus

de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avaient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE. Las! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GÉRONTE. Où est ma fille et sa mère?

NÉRINE. Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici. Mais, avant de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE. Ma fille mariée!

NÉRINE. Oui, Monsieur.

GÉRONTE. Et avec qui?

NÉRINE. Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GÉRONTE. O Ciel!

ARGANTE. Quelle rencontre!

GÉRONTE. Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE. Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE. Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, Seigneur Argante.

SYLVESTRE. Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante!

SCÈNE VIII

SCAPIN, SYLVESTRE

SCAPIN. Hé bien, Sylvestre, que font nos gens?
SYLVESTRE. J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinte s'est trouvée la fille du seigneur Géronte; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avait délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Géronte.
SCAPIN. Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal, et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.
SYLVESVRE. Prends garde à toi; les fils se pourraient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.
SCAPIN. Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et...
SYLVESTRE. Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE, NÉRINE, HYACINTE

GÉRONTE. Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie aurait été parfaite si j'y avais pu voir votre mère avec vous.
ARGANTE. Voici Octave tout à propos.

SCÈNE X

OCTAVE, ARGANTE, GÉRONTE, HYACINTE, NÉRINE, ZERBINETTE, SYLVESTRE

ARGANTE. Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE, *sans voir Hyacinte.* Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE. Oui; mais tu ne sais pas...

OCTAVE. Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE. Je te veux dire que la fille du seigneur Géronte...

OCTAVE. La fille du seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE. C'est elle...

OCTAVE. Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE. Ecoutez...

OCTAVE. Non, tais-toi, je n'écoute rien.

ARGANTE. Ta femme...

OCTAVE. Non, vous dis-je, mon père, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. *(Traversant le théâtre pour aller à elle.)* Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme...

ARGANTE. Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe?

HYACINTE. Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE. Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE. Ah! mon père, je vous demande par grâce que je ne sois pas séparée de l'aimable personne que vous voyez : elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

GÉRONTE. Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même!

ZERBINETTE Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurais pas parlé de la sorte si j'avais su que c'était vous, et je ne vous connaissais que de réputation.

GÉRONTE. Comment! que de réputation?

HYACINTE. Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu

GÉRONTE. Voilà qui est fort bien. Ne voudrait-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnue qui fait le métier de coureuse!

SCÈNE XI

LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, ARGANTE, GÉRONTE SYLVESTRE, NÉRINE

LÉANDRE. Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me décou-

vrir qu'elle est de cette ville et d'honnête famille; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; et voici un bracelet, qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.
ARGANTE. Hélas! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.
GÉRONTE. Votre fille?
ARGANTE. Oui, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.
HYACINTE. O Ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCÈNE XII

CARLE, LÉANDRE, OCTAVE, GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE, NÉRINE

CARLE. Ah! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.
GÉRONTE. Quoi?
CARLE. Le pauvre Scapin...
GERONTE. C'est un coquin que je veux faire pendre.
CARLE. Hélas! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.
ARGANTE. Où est-il?
CARLE. Le voilà

SCÈNE XIII

SCAPIN, CARLE, GÉRONTE, ARGANTE, ETC.

SCAPIN, *apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé.* Ahi! ahi! Messieurs, vous me voyez .. ahi! vous me voyez dans un étrange état. Ahi! Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi! oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi!

ARGANTE. Pour moi, je te pardonne: va, meurs en repos.

SCAPIN, *à Géronte.* C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...

GÉRONTE. Ne parle pas davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN. Ç'a été une témérité bien grande à moi que les coups de bâton que je...

GÉRONTE. Laissons cela.

SCAPIN. J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE. Mon Dieu, tais-toi.

SCAPIN. Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE. Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN. Hélas! quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups bâton que...

GÉRONTE. Eh! oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout : Voilà qui est fait.

SCAPIN. Ah! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.
GÉRONTE. Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.
SCAPIN. Comment, Monsieur?
GÉRONTE. Je me dédis de ma parole si tu réchappes.
SCAPIN. Ahi! ahi! Voilà mes faiblesses qui me reprennent.
ARGANTE. Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.
GÉRONTE. Soit.
ARGANTE. Allons souper ensemble pour mieux goûter notre plaisir.
SCAPIN. Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

DIJON — DARANTIERE